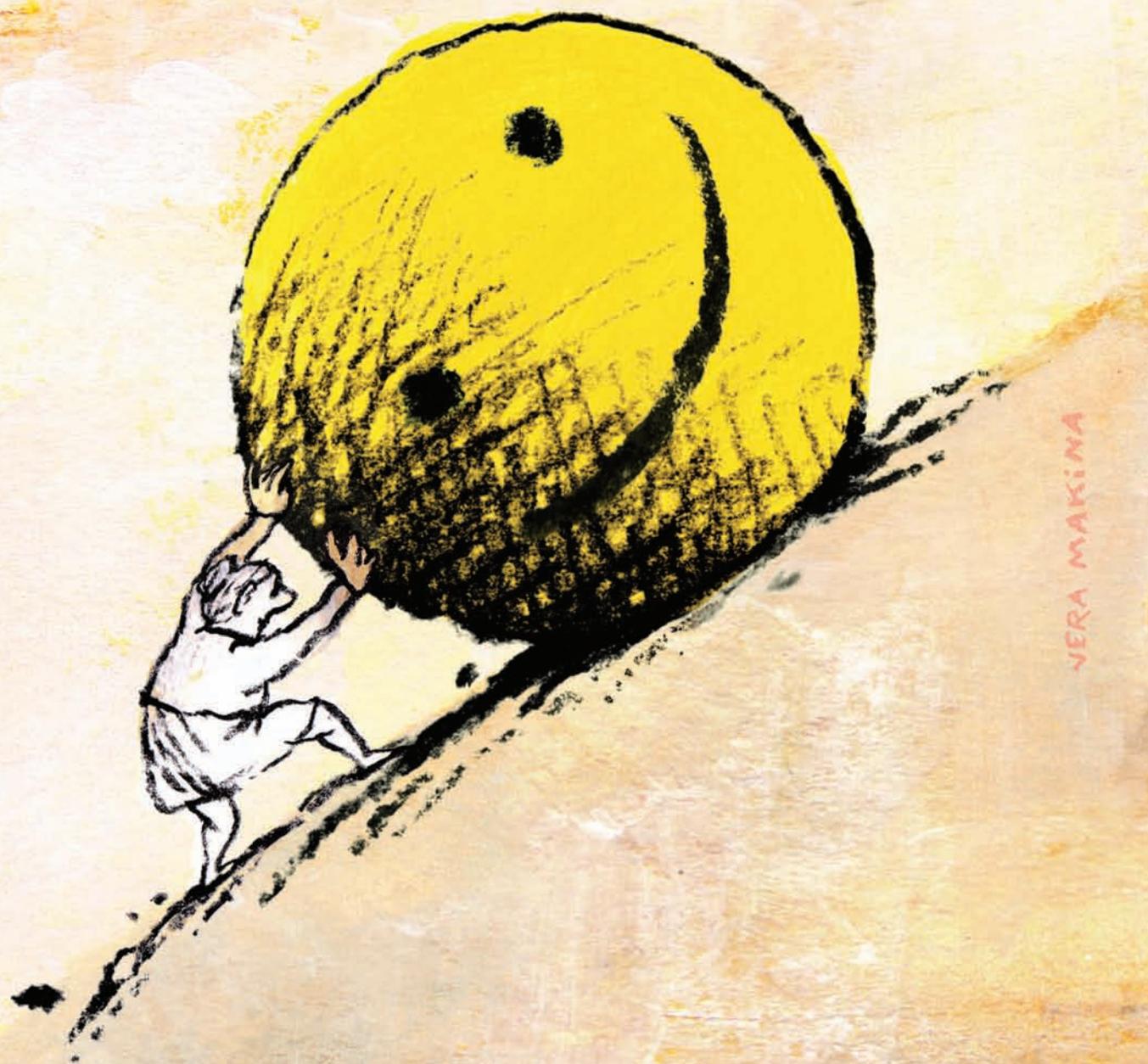


LIEN SOCIAL

Quinzomadaire indépendant d'actualité sociale

NUMÉRO
SPÉCIAL #3
Forum

PROCHAINE PARUTION
7 SEPTEMBRE 2017



n°1210-1211 • 29 juin au 6 septembre 2017

VERA MAKINA

Humour et travail social
L'éclat du rire



Découvrez nos nouveautés à paraître en août 2017 :

Épreuves écrites et orales

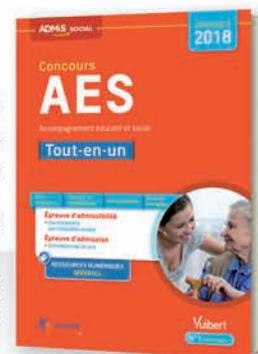
Pour une préparation complète aux concours !



Concours ASS, ES, EJE
Tout-en-un

Assistant de service social, Éducateur spécialisé, Éducateur de jeunes enfants
Concours 2018

978-2-311-20452-0
304 p. • **21,90 €**



Concours AES
Tout-en-un

Accompagnant éducatif et social
Concours 2018

978-2-2311-20449-0
224 p. • **16,90 €**



Concours
Éducateur spécialisé
Tout-en-un

Concours 2018

978-2-311-20454-4
224 p. • **19 €**

Travail social
Préparation
rapide et complète
à toutes les épreuves

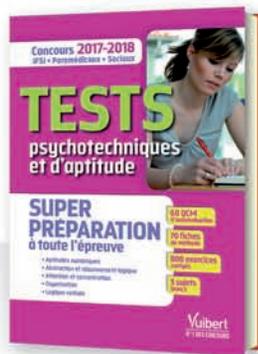
ASS, ES, EJE
Concours 2018

978-2-311-20410-0
272 p. • **23 €**



Épreuves écrites

Le tout-en-un de l'épreuve



Tests psychotechniques et d'aptitude
Super préparation
Concours IFSI - Paramédicaux Sociaux 2018-2019

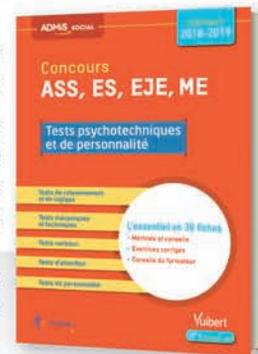
978-2-311-20468-1
368 p. • **19,50 €**

L'essentiel en fiches

Concours ASS, ES, EJE, ME
Tests psychotechniques et de personnalité
L'essentiel en fiches

Concours 2017 - 2018

978-2-311-20450-6
160 p. • **11,90 €**





Marianne Langlet et Joël Plantet

Drôle de métier

Vous trouvez ça drôle, ces attaques contre les fondamentaux du travail social, cette financiarisation du secteur qui n'en finit plus, ce cynisme politique décomplexé envers les plus vulnérables ? Franchement, c'est pas poilant cette révolution copernicienne qui embellit le paysage ? On en pleurerait presque.

« Rire de ce qui fait mal pour garder son équilibre, pour empêcher le monde de vous rendre complètement fou », conseillait Ken Kesey, réalisateur du film *Vol au-dessus d'un nid de coucou*. Les travailleurs sociaux cuisinent leur quotidien malgré des injonctions parfois intenable, adossés à des pratiques réclamant une créativité à toute épreuve... et un solide humour. Question de survie. Vous, lecteurs, en témoignez ici.

Ecrire sur l'humour, quelle blague ! Comment les professionnels de l'action sociale, dans l'océan d'injustices et de détresse dans lequel ils évoluent, peuvent-ils avoir envie de se marrer ? LOL et MDR ne

sont pas toujours au rendez-vous. Pourtant, diverses clowneries ont émaillé les pratiques du travail social, telles ces conférences gesticulées à l'humour caustique et politique. Une mise à distance salutaire évite l'épuisement et enrichit les pratiques d'accompagnement. Quelques travailleurs sociaux — rares, trop rares — se font remarquer par une verve littéraire, artistique ou par un coup de crayon donnant au rire sa juste place. Car un pari peut-être fait, celui de l'humour comme une forme d'intelligence sociale, de pas de côté nécessaire. Il peut, par exemple, permettre de nommer l'innommable. Un outil potentiellement porteur de résistance.

L'humour, qui a plus d'une flèche à son arc, doit se garder de quelques chausse-trappes ou trompe-l'œil, déclinés en dédain, autosatisfaction suffisante, méchanceté, voire rejet de l'autre. Sans empathie, sans générosité, sans regard large sur le monde, il ne vaut pas tripette. Les professionnels, dont le matériau est humain, si humain, ne peuvent s'y tromper.



LIEN SOCIAL n° 1210-1211 • 26.06 au 6.09.2017

Directrice : Lauriane Gaud - lauriane.gaud@lien-social.com • **Rédacteur en chef** : Joël Plantet - jplantet@lien-social.com

Rédactrice en chef adjointe : Marianne Langlet - marianne.langlet@lien-social.com

Rédacteurs : Célia Carpaye - Élise Curtat-Cadet - Lætitia Noviello - Etienne Liebig - Katia Rouff-Florenzi - Jacques Trémintin

Dessinateur : Jihò • **Correcteur** : Bruno Vincens • **1^{ère} rédactrice graphiste** : Marie-Pierre Mouisset • **Création publicité** : Julie Ramond

Abonnements, vente : Chantal Barcelo - abonnement@lien-social.com • **Publicité** : la-regie@lien-social.com

Offres d'emploi : Marie-Hélène Clauzel - marie-helene.clauzel@lien-social.com • **Administration, comptabilité** : Patricia Viviers - patricia@lien-social.com

Principaux associés : André Jonis - Rémy Dorvault - Jean-Luc Martinet

PHOTOS ET ILLUSTRATIONS : COUVERTURE © VÉRA MAKINA · P.7 © FOTOLIA-ANDREAPTRLIK · P.9 © CLOWNENROUTE · P.21 © FOTOLIA-CIRODELIA
P.24 © JOEL PLANTET · P.31,32,34 © FOTOLIA-NUVOLANEVICATA · P.42 © BATA CLOWN · P.49 © JEAN-LUC JARRY · P.50 © MARIANNE LANGLET

Les titres et sous-titres ne sont généralement pas rédigés par les auteurs des articles.

LIEN SOCIAL - Bimensuel - SARL au capital de 7622,45 € - Directeur de la publication : André Jonis - Fabrication : Evoluprint - Bruguères (certifié Imprim'vert, PEFC et FSC)
Abonnement : 146 €/an pour 22 n° - Prix au n° : 7,67 € - Commission paritaire : 0618 T 83295 - ISSN 0994 - 1819 - N° SIRET 347 557 688 00038 - code APE 5814Z - Dépôt légal à parution

www.lien-social.com • 76 rue Garance - 31670 Labège • Tél. : 05 62 73 34 40 • Fax : 05 62 73 00 29 • contact@lien-social.com



6 PAR **CLAIRE BOINEAU** ● Psychologue

La rencontre

7 PAR **DIDIER MOREL**

● Directeur du site Sambre-Avesnois de l'ESTS

Changer la vie

9 PAR **CILIA MARON** ● Stagiaire éducatrice spécialisée

Le risque et la chance

13 PAR **STÉPHANIE LADEL** ● Assistante sociale libérale

Les pieds devant

14 PAR **GERMAIN DELALANDE**

● Assistant de service social de formation, responsable d'un comité local pour le logement autonome des jeunes.

Le rire funambule

16 ENTRETIEN AVEC **Jiho**

● Dessinateur de presse, collaborateur à *Lien Social*

« Ma règle : ne rien m'interdire »

21 PAR **KARINE COMBE** ● Auxiliaire de vie scolaire

Réciter au vent

22 PAR **SÉBASTIEN FOURNIER**

● Éducateur spécialisé dans un Institut thérapeutique éducatif et pédagogique (ITEP)

L'écoute et l'intuition

24 ENTRETIEN AVEC **Pavo**

● Éducateur spécialisé, dessinateur

L'opium de Pavo

37 PAR **LUCIE BARRALON** ● Assistante de service social

Question de survie



11 SUR LE VIF **ÉTIENNE LIEBIG**
Moi l'humour, bof!



28 LA PLUME DE **CÉLIA CARPAYE**
Rions, résistons



44 L'HUMEUR DE **JACQUES TRÉMINTIN**
Un outil éducatif

30



Article publié dans le n°206 de *Santé mentale* et reproduit ici avec l'aimable autorisation de l'auteure et de la revue.

L'humour, un marqueur de la position « méta »

PAR **CHADY PRÉVOTEAU** ● Psychologue clinicienne,
docteur en psychologie clinique et psychopathologie

38 PAR **ROMAIN BONNAFOUX** ● Auxiliaire de soins
De quel droit ?

40 PAR **VINCENT FARALDI** ● Éducateur spécialisé
Subversion et désacralisation

42 PAR **ODILE GRIPPON**
● Actrice-clown, formatrice au Bataclown, formatrice en IRTS
Écouter le clown en soi

46 PAR **ÉMILIE T'IOEN** ● CESF
Plaisir gratuit

47 PAR **LUDIVINE MARCEAU**
● Éducatrice spécialisée
Insupportable...

48 PAR **CÉLIA CARPAYE**
● Éducatrice spécialisée, chroniqueuse à *Lien Social*
Le clown, cet acteur social

50 ENTRETIEN AVEC **IRENA HAVLICEK**
● Conférencière gesticulante et gérante de scop
Rire politique

53 *Livres et BD*

57 Offres d'emploi

La rencontre

Lorsque, jeune professionnelle « de la relation », tu viens pour la première fois dans un établissement dédié à l'accueil d'enfants et d'adolescents en situation de polyhandicap, tu n'as pas trop envie de rire... Si ce n'est, peut-être, d'un petit rire nerveux pour dissimuler ton émotion face aux entraves corporelles ou relationnelles.

Les vocalises ou les cris se substituent aux mots, les regards détournés semblent t'éviter ou même t'ignorer, les corps déformés et engoncés te font perdre tes repères mais aussi viennent te rappeler ta propre fragilité... L'expérience est intense et intime, elle suscite en toi toutes sortes d'émotions extrêmes et contradictoires : envie de soigner ou de cajoler, envie de fuir à toutes jambes, envie de voir ou de comprendre, envie de pleurer... Mais envie de rire ?

Une dizaine de jeunes gens sont regroupés devant toi : la plupart d'entre eux sont assis dans des fauteuils roulants, certains sont profondément endormis et ne semblent pas le moins du monde gênés par le brouhaha ambiant : se mêlent les vocalises des uns au grincement des fauteuils de ceux qui se balancent, aux bips des appareils médicaux, à la musique diffusée par la radio...

Seule, au milieu de tout ce petit monde, tu t'aperçois tout à coup que quelqu'un que tu n'avais pas encore remarqué est allongé sur un brancard derrière toi. C'est une jeune fille fluette, dont l'âge te paraît incertain, les traits de son visage révèlent un certain parcours de vie, mais lequel ? Son corps est bien allongé à l'horizontale mais dans une courbure invraisemblable bien calée entre une multitude de petits coussins aux formes diverses et aux couleurs chatoyantes.



Son regard semble posé sur toi **mais paraît éteint**, sa bouche dessine une moue peu avenante. »

Elle a de longs cheveux bruns parsemés de petites fleurs en tissu et regroupés en une longue tresse, elle porte de fins bijoux très discrets, ses ongles sont vernis... Son regard semble posé sur toi mais paraît éteint, sa bouche dessine une moue peu avenante... Tu relèves les yeux et t'aperçois soudain dans un miroir placé derrière elle, tu reconnais sur ton propre visage l'expression que tu viens impudiquement d'observer chez elle.

À ton tour de détourner les yeux et de ne pas trouver les mots ? À ton tour de l'effrayer par ton malaise, de lui

renvoyer un vide angoissant ? Tu touches dans ta poche la copie pliée du diplôme que tu t'apprêtais à remettre à la directrice de cet établissement, tu te demandes à quoi il va te servir. Tu te demandes si tu vas pouvoir en faire quelque chose à cet endroit-là, avec ces personnes-là.

« Bah, Jenny, tu en fais une tête, en voilà une façon d'accueillir les gens ! »

Le ton est naturel et joyeux. C'est avec un large sourire et le regard fixé sur la jeune fille que Mathilde, l'éducatrice du groupe qui était partie quelques instants chercher du café, accompagne sa phrase. Et en même temps que le tien, le visage de Jenny s'éclaire, ses traits se détendent, ses yeux s'illuminent, elle paraît presque se réjouir de la bonne blague qu'elle t'a faite !

On dirait aussi qu'elle partage ton soulagement à ce



Un bruit inconnu. **Saccadé**. Une sorte de gémissement ? »

qu'un tiers averti vienne ainsi s'interposer dans ce laborieux face-à-face. Toute à ta surprise et à ton observation, tu ne prends pas la soucoupe sur laquelle Mathilde a posé la tasse de café qu'elle te tend : elle a voulu faire les choses comme il faut pour t'accueillir ! Tu veux rattraper la soucoupe, la tasse bascule à son tour et vient exploser sur ton chemisier avant d'atterrir sur le sol. Très embarrassée, tu attrapes le rouleau d'essuie-tout et, à quatre pattes, tu commences à nettoyer le carrelage... La sueur commence à perler sur ton front et tu te dis que ton compte est bon, que tu vas leur dire non, que tu ne peux pas travailler ici.

Soudain, tu tends l'oreille. Un bruit inconnu. Saccadé. Une sorte de gémissement ? Tu relèves le regard vers le brancard puis vers le visage de Jenny. La bouche grande ouverte, les yeux allant de ton visage à la tâche sur ton chemisier, elle rit à gorge déployée, presque en silence, elle rit aux larmes. Tu tournes la tête vers Mathilde qui, à son tour, éclate de rire. Et voilà que toi aussi tu te sens envahie par le fou rire... Tes épaules deviennent instantanément plus légères, tout t'apparaît tellement simple. Ça y est, tu as compris ce que tu fais là...

Toi aussi tu peux faire apparaître ce merveilleux sourire. Tu vas le signer ce contrat ! ●

Changer la vie

En arrière-plan de ce texte, consacré à l'apport relationnel de l'humour, disons combien il nous semble, sur un plus large plan, crucial de réaffirmer la nécessité de l'humour contre la technocratie, qui touche aussi le travail social (1). Ô combien la relativisation, comme la simplicité et la sagesse, nous manquent parfois dans nos sphères quadrillées.

Pourquoi défendre autant l'humour ? Quel sens lui donne-t-on au plan relationnel ? L'humour est, davantage qu'une option, une nécessité au service de la relation. Il s'agit notamment d'une capacité à relativiser facilitant ou permettant la communication, comme le montre la pratique de l'éducateur. « Vecteur d'un lien social » (2), l'humour a bien évidemment sa place dans le travail social.

Détachement, imagination et signification décalée servent des fonctions consolatrice, euphorisante, « reliante », positivante le réel vécu. Sourire et détachement sont les mots-clés de cette forme d'intelligence relationnelle. Il y a aussi une dimension éthique dans l'humour, dans le type d'humour, s'il est empreint du souci d'autrui ; de même peut-il être thérapeutique.

Chacun le sait et le constate quotidiennement, l'humour c'est (le sourire de) la vie, sa positivité et sa dignité. Quel genre de vie, en effet ? Terne et fade, factuelle, terre à terre, subie et forcément triste, ou pimentée et colorée, dirigée ? Quelle tonalité donne-t-on au vécu ? Et si l'on assimile l'humour à une forme d'expression de l'intelligence, comme nous le développerons, on peut dire que c'est elle qui donne le *la* du monde vécu. C'est entre autres de la faculté de juger dont il est question.

INTELLIGENCE RELATIONNELLE

Le rapport au réel est en partie déterminé par une intuition de la valeur des choses, sans laquelle on ne peut être capable de hiérarchiser, c'est-à-dire d'accorder une importance plus ou moins grande aux situations, et l'humour n'est-il pas l'expression d'une capacité à relativiser ? Il se confond en ce sens avec l'intelligence, du moins telle qu'on peut l'entendre, au-delà de la multiplicité de ses formes.

Considérons la pratique : peut-on imaginer les relations sociales et professionnelles sans un minimum d'humour ? Dans notre (ex) pratique d'éducateur en IME, cette disposition fut souvent la condition à la relation. Comment en effet interagir avec Océane, jeune fille accueillie à l'IME, sans entrer dans son monde avec humour, provoquer son sourire et maintenir le contact ? Constat essentiel alors : la relation est établie, la rencontre s'opère.

Pour sauver la communication ou maintenir le lien, les éducateurs, les infirmiers, et nombre de profession-



nels savent que l'exercice du métier exige de ne pas tout prendre au sérieux, au pied de la lettre. L'humour « est une clé positive pour résoudre les difficultés : on ne le déploie pas pour se faire apprécier des autres, mais pour qu'il devienne vecteur d'un lien social. (...) l'humour partagé ou donné est aussi une forme de lutte contre l'exclusion, l'isolement ou l'enfermement en soi » (3).



Chacun le sait (...)
l'humour c'est (le sourire
de) la vie, sa positivité
et sa dignité. »

Peut-on concevoir le travail social sans humour, c'est-à-dire sans sourire ni véritable relation, sans être capable de relativiser ? Il est bien des situations qui exigent cette orientation, en tant qu'élan vital. En fin de compte, en quoi l'intelligence, l'humour et la vie peuvent-ils être consubstantiels ?

L'humour est acte créatif. D'emblée, on peut dire que c'est une perception décalée, ou une surinterprétation, de la réalité telle qu'elle se présente factuellement. Sachant

cependant qu'il n'y a pas de « réalité telle qu'elle se présente », ni de faits bruts, mais que toute perception est interprétation, construction, évaluation : c'est plutôt de degrés ou de façons de percevoir dont il s'agit, ou encore d'une réorientation du regard sur la « réalité ».

L'humour est une forme de construction de la réalité, une manière de la signifier. Nous pouvons faire du réel ce qu'il n'est pas d'emblée, lui donner une signification inédite, et ce notamment dans une visée « consolatrice ». L'humour est aussi un regard distancié qui dédramatise la réalité.

Même s'ils sont familiers, nous distinguerons l'humour de l'ironie, si celle-ci peut être moquerie, persiflage, raillerie ou dérision. Liée à sa fonction vitale, se dégage la fonction consolatrice, sinon thérapeutique de l'humour ; c'est un antidépresseur, de même qu'un fac-

teur de résilience, lorsqu'il est appliqué à soi-même : où l'on repère le rôle-clé d'une salvatrice capacité de distanciation. La distance relativise la situation et préserve d'une trop forte affection. L'humour est un facteur de protection individuelle.

à hiérarchiser selon l'importance, ce qui, par exemple, permet de ne pas *tout* prendre au pied de la lettre. On ne peut relativiser qu'en fonction d'une échelle de valeurs. Tout n'est pas d'égale importance, tout n'a pas la même valeur, et donc tout ne vaut pas la peine d'être pris avec le même sérieux.

Parmi les qualités dont le faisceau constitue l'intelligence humaine, on note l'aptitude à hiérarchiser l'important et le secondaire, à sélectionner le significatif et à éliminer le non pertinent et l'inutile. Ces opérations se nomment *jugement* ; il s'agit notamment de porter des appréciations en divers domaines. Comprendre, saisir, signifier, évaluer, et aussi, s'adapter – l'humour comme capacité adaptative – composent une dynamique identique à l'intelligence et à l'humour ; il n'y a pas lieu de distinguer ces deux aptitudes, le même processus opérant au cœur de la vie.

C'est dire que l'« intelligence intelligente » inclut sensibilité et sens des valeurs, tant on peut, doté des meilleures capacités intellectuelles, demeurer parfaitement démuné si ces dimensions nous sont étrangères. Suivons Bruno Giuliani : « *On définit souvent l'intelligence comme la capacité de résoudre de nouveaux problèmes. Mais la véritable intelligence, celle qui caractérise le bon philosophe, c'est de savoir distinguer les vrais et les faux problèmes pour ne s'intéresser qu'aux problèmes vitaux : la souffrance, l'amour, la mort, la violence, le bonheur... Le seul vrai problème, c'est la réussite de la vie quotidienne, la vie concrète, la vie réelle.* » « *Mon métier et mon art, dit Montaigne, c'est vivre* » (4).

« Relier » est un mot-clé répondant à la problématique (en quoi l'intelligence, l'humour et la vie peuvent-ils être consubstantiels ?). La pulsion destructrice divise et sépare ; l'humour, comme la pensée et la vie, relie. L'humour peut être considéré comme une forme d'intelligence sociale, relationnelle, au service de la vie. Si sourire est davantage qu'une option, comment le travail social pourrait-il ne pas le prendre en compte ? ●



L'humour est un facteur de protection individuelle.»

Les mots décalage et distance sont proches de celui de *détachement*. Toujours est-il question d'une certaine hauteur de vue, d'un recul, d'un regard réflexif sur la réalité. L'humour peut évidemment s'inscrire dans une certaine philosophie de l'existence ; il s'agit d'une attitude au monde, celle qui perçoit le verre à moitié plein.

Roberto Benigni, à l'occasion de la parution de *La Vie est belle* (Roberto Benigni et Vincenzo Cerami, 1998), déclarait : « *Rire nous sauve, voir l'autre côté des choses, le côté irréel ou amusant, ou réussir à l'imaginer, nous aide à ne pas être écrasés comme des brindilles, à résister pour réussir à passer la nuit, même quand elle s'annonce très très longue.* »

Les mots : communication, relation, sourire, plaisir, *piqûre de légère euphorie*, positivité, optimisme, sens, signification, élan vital, force, libido, activité-spontanéité (*versus* réceptivité-passivité), esprit, intentionnalité, imagination, créativité, détachement, distance (...) composent le vaste champ lexical de l'humour, forme, état, tournure ou *trait d'esprit*. Comment ne pas voir dans l'humour, force vitale, l'intelligence en œuvre ? Cette *vivacité de l'esprit* s'observe dans le croisement de la spontanéité créatrice de l'imagination et d'une certaine *faculté de juger*. Qu'est-ce ici que l'intelligence ?

Sans en nier la complexité ni la réduire à une forme unique, nous l'entendons notamment en tant que capacité

(1) Lorsque les protocoles et procédures, les logiques administratives et comptables, prennent le pas sur la relation humaine.
 (2) Christine Bonardi, in *Le journal des psychologues*, Paris, n° 269, juillet 2009, p. 26.
 (3) *Idem*.
 (4) Bruno Giuliani, *L'amour de la sagesse*, Gordes, Les Editions du Relié, 2000, p. 50.

Le risque et la chance

Dès mon arrivée au SAVS Clownenroute j'ai été déstabilisée par l'humour de cette équipe. Celle-ci ne correspondait pas à mes critères d'une « bonne » équipe professionnelle. Guilhem Julien, le directeur et fondateur de cette association, osait nommer ce qui dans notre secteur médico-social ne se fait pas. S'adressant aux personnes : « *Alors les fêlés... les tordus... les feignasses* », avec dérision et amour. Rarement je me suis marrée de ses interventions. Je trouvais cela lourd. J'observais cependant que les personnes recevaient ses mots avec sourire, fierté et affection. Certains lui renvoyaient l'ascenseur : « *Ça va, t'as pas fini, le vieux ? Tu te prends pour le chef ?* » Me voilà bien embêtée, alors est-ce moi qui manque d'humour, l'équipe ou les personnes qu'on accompagne ?

L'humour a d'abord une portée subjective importante à prendre en compte. C'est aller se frotter à l'altérité, à nos propres limites et à notre sensibilité. Comme nous disait Desproges, « *on peut rire de tout, mais pas avec n'importe qui* ». Et pas n'importe où.

Pour clarifier cela, j'ai demandé leur point de vue à la Compagnie des Décalés (travailleurs d'ESAT) et à des travailleurs sociaux impliqués dans Clownenroute. Ce SAVS (Service d'accompagnement à la vie sociale) propose des

ateliers d'expression par le clown à diverses compagnies issues de différentes institutions du médico-social. Le clown nous donne une vision décalée, parfois légère, poétique, grave et/ou humoristique de la vie. Cet humour ne se cantonne pas à l'*activité clown* proprement dite, il déborde largement sur les temps périphériques, sur l'accueil, le repas, la pause clope... et même le rangement.

Durant les ateliers, les professionnels des établissements jouent avec les personnes accompagnées. J'avais également repéré que la grande majorité de celles-ci sont en compagnonnage avec Clownenroute depuis plus de dix ans ! Certains sont des militants actifs et participent à divers événements de la vie associative. L'équipe les nomme les *ambassadeurs* de Clownenroute.

S'APPUYER SUR SES FAIBLESSES

Les personnes que j'ai interrogées ont illustré cette subjectivité de l'humour en fonction de la personne et du cadre dans lequel elles s'inscrivaient : « *Au travail, on rigole, mais c'est pas comme au clown* », « *je veux bien faire des blagues moi, mais il y en a avec qui il faut prendre des pincettes, et d'autres pour les faire rire il faut se lever de bonne heure !* », m'expliquent Pauline et Olivier, tous deux de la compagnie des Décalés. L'humour est subjectif certes, mais au-delà de ne pas faire rire, il peut être incompris ou mal reçu.

Gilles est aide médico-psychologique dans un foyer de vie pour adultes en situation de handicap. Ces derniers constituent la Compagnie des Clowns en Vadrouille et partagent le jeu avec Gilles sur les ateliers clown au foyer, à l'extérieur... Il se permet de rire avec et de certain.e.s



Ils savent que je ne me moque pas. **Je joue.**»

résident.e.s et désamorce des situations tendues : « *Ils savent que je les respecte, il y a une relation de complicité. Ils savent que je ne me moque pas. Je joue.* » C'est cette relation de confiance qui permet à Gilles d'utiliser l'humour dans des situations de crise : « *Au lieu de lui crier dessus ou de le maintenir physiquement, je joue. J'exagère, j'imité, je fais le pitre. Si l'un me tape, je m'écrie « tu m'as cassé la jambe ! » ; si l'autre m'insulte je réponds « toi aussi, espèce de carotte ! »* » Cette réaction du professionnel amène un décalage, une dédramatisation, un peu d'apaisement.





Par le clown et l'humour, je peux rencontrer tout le monde.»

Un aller-retour pour revenir sur la situation avec un autre angle de vue, un autre regard. « *Jacques Ladsous évoque les situations difficiles qu'il estime importantes de désamorcer, en utilisant l'humour qui respecte la confiance dans la capacité altruiste de chaque être humain et lui permet de changer d'attitude sans perdre la face. Toute situation peut être dédramatisée à condition d'intervenir au bon moment et sur un ton qui ne laisse percer aucune anxiété* » (1).

Dédramatisée, mais pas banalisée. « *Quand principes de réalité et de plaisir s'accordent et fusionnent ; respiration, aspiration salvatrice, l'humour imprimerait le réel pour éviter qu'il nous engouffre* » (2). De cette manière, Gilles vient mettre des mots sur des actes ou des paroles, qui, même s'ils ne sont pas graves, n'en restent pas moins importants. Des mots qui ne sont ni violents ni accusateurs. Des paroles qui viennent nommer et acter la situation, tout en amenant peut-être un peu de sourire dans les larmes. Un peu de larmes dans la colère.

CONFIANCE, BIENVEILLANCE

Alors évidemment, si une certaine confiance doit être nécessaire pour s'autoriser l'humour, ce dernier peut aussi permettre l'éclosion d'une relation de confiance. Frédérique, psychomotricienne de métier et militante à Clownenroute, utilise beaucoup l'humour naïf et bienveillant de la clown qui l'habite. Par l'autodérision, elle « s'appuie sur ses faiblesses » pour, à un moment « inverser la relation d'aide ».

TÉMOIGNAGE DE GUILHEM DE SACRÉS MOMENTS

Dans ce travail d'accompagnement, à la demande de certaines institutions, Guilhem intervient aux obsèques de résidents/compagnons de Clownenroute. Cela permet aux personnes salariées et autres résidents de prendre la parole avec émotion, gravité et humour :

G. : Elle va me manquer, elle me faisait le café.

C. : Je vais faire comment, elle a ma brosse à dents.

Des olas... des applaudissements rythment la sortie vivante du cercueil, pleurs, rires bordent la nef centrale.

R. *jette une cigarette dans la fosse communale où son amie a pris terre. À l'aide de complices il s'en va la chercher (la cigarette) Elle va pas la fumer, je la reprends.* Ces moments croustillants de vie jalonnent la sortie des artistes.

« Rétablir un équilibre » dans une relation thérapeutique qui est par fonction dissymétrique (dont la symétrie est déformée). « *Parce que même si je porte une blouse blanche, l'humour me permet de me montrer en civil, et donc d'accepter que l'autre aussi se montre en civil, en dehors de sa « pathologie* ». Il devient un partenaire de jeu, un partenaire de soin.

Cette confiance n'est pas forcément évidente. Confiance dans le regard de l'autre, en la relation, en soi. Pour Freud, « *le processus humoristique tout entier a pour théâtre sa propre personne* ». Et comme dirait Frédérique, « *se montrer en civil comme ça, il faut l'oser* ». En dehors de toute forme de timidité, on est quand même des professionnels. « Faire le pitre » n'est pas une discipline enseignée dans les formations professionnelles. Mes collègues vont-ils (elles) comprendre, vont-ils approuver le fait de me voir gesticuler ou proposer le rire dans une situation de crise ? Et la personne que j'accompagne va-t-elle continuer à me prendre au sérieux ? À m'accorder ma légitimité de professionnel.le ?

Et Clownenroute dans tout ça ? « *J'ai pas attendu Clownenroute pour me marrer !* » (Sandra, de la compagnie des Décalés). Voilà ce que les clowns en situation de handicap peuvent dire de l'association dans un premier temps. Effectivement, rappelons que nous n'avons pas pour vocation d'enseigner le rire... Pour Gilles, l'intervention de Clownenroute permet de porter un regard nouveau puisqu'il s'agit de jouer avec les résidents.e.s. Cet espace partagé lui a permis de prendre confiance, d'oser, de lâcher prise, de se permettre dans sa vie professionnelle ce qu'il se permettait ailleurs. Quant à Frédérique, Clownenroute est venu confirmer, étayer une hypothèse : « *Par le clown et l'humour, je peux rencontrer tout le monde.* »

Par ces expérimentations, Clownenroute est un passeur entre le professionnel et l'aventure de l'humour, passeur d'outils, d'idées, d'étayages et de regards différents. Cindy de la compagnie des Décalés, comme d'autres, est devenue elle-même passeuse. « *À Clownenroute je me détends, je me détresse, je me lâche comme ça lorsque mes collègues sont tendus, je peux faire des blagues, les faire rire, les détendre à leur tour.* » Alors, serait-ce l'humour qui permettrait d'établir une relation d'accompagnement de confiance ou la confiance qui permettrait à l'humour d'approfondir la relation ? En tout cas, si « *rien n'est grave mais que tout est sérieux* », la prise de risque de l'humour dans le travail d'accompagnement devient une belle « prise de chance ». ●

(1) *De l'humour et du rire dans le travail social*, introduction par Brigitte Bouquet, Jacques Riffault.

(2) *L'humour comme principe de réalité*
Dossier coordonné par Didier Morel.

Moi l'humour, bof!

BON, PERSO, je n'ai jamais cru une seconde que l'humour était une thérapie, une méthode, un outil indispensable de l'éducateur spécialisé. Il se trouve que j'ai bossé avec des ados et que je me suis beaucoup marré mais il se trouve aussi que je me marre tout le temps, toujours et partout. Je veux dire que si c'était un outil, il faudrait que l'éduc qui n'a pas plus d'humour qu'un socialiste au soir du 11 juin 2017, se force à être drôle et à raconter des blagues avec les usagers pour être un bon éduc?

Vous imaginez l'école de formation? Psycho-péda, droit, pédiatrie et humour: « *Bon, aujourd'hui: Fernand Raynaud, demain Coluche* » n'importe quoi! Et les épreuves pour l'obtention du diplôme? « *Putain, j'ai échoué à la question sur la 7^e compagnie au clair de Lune j'avais pas révisé mon Jean Lefebvre* ».

Y a des éduc qui n'ont ni envie de rigoler, ni le goût de la poilade et qui sont d'excellents professionnels, qui ont des rapports très forts avec les jeunes qui apprécient leur premier degré et leur mine sérieuse et ces éduc-là sont rarement drôles avec leurs potes ou leurs collègues. Et pourquoi pas! En un mot, pour moi, l'humour est un état d'esprit, un mode de vie et une forme de résistance face à « la fin qui grouille et qui s'amène, avec sa gueule moche, et qui m'ouvre ses bras, de grenouille bancroche », comme disait Boris Vian qui en connaissait un rayon dans l'humour qui empêche de chialer. Eh oui, les gens! L'humour, c'est d'abord un bon moyen de se protéger du malheur.

Croyez-vous que les Cavanna, les Reiser, les Cabu, les Tignous et notre pote lien-socialiste Jiho se moquent des handicapés, des aveugles, des pauvres, des exploités, des morts et des éducateurs, non pas des éducateurs, ça se fait pas, par morgue, par manque d'empathie, par sadisme (quoique pour Jiho, je sais pas...)? Bah non, ils se marrent parce qu'ils sont d'une sensibilité extrême et que la souffrance de leurs frères les mine, elle les mine tant qu'ils pourraient en crever peut être.

En tout cas, se réveiller le matin avec une tête de hipster imberbe ou de rasta chauve. Des copines infirmières qui bossent avec des enfants cancéreux m'ont dit se réfugier dans le protocole du taf, essayer de regarder les mômes comme des patients parce que sinon, c'est la catastrophe... C'est une autre méthode, gloire à elles mais gloire aussi aux clowns médecins qui viennent, avec leur nez rouge, faire les cons à l'hosto et qui parviennent à rire quand tout le monde se cache pour pleurer.

Ah un dernier truc... quand vous voulez rigoler avec des ados. Assurez-vous d'être drôle, parce que sinon... la blague à deux balles, vous risquez de la payer longtemps et là... Vous aurez intérêt à avoir de l'humour parce que quand des gamins commencent à vous tailler, vous n'êtes pas sortis de l'auberge... ●



Sur le vif par Étienne Liebig

« L'humour (...) plaisir étrange issu de la certitude qu'il n'y a pas de certitude. »

Milan Kundera

Les pieds devant

Un jour, j'ai rencontré Monsieur Vallon. Nous sommes dans un milieu médical ; moi assistante sociale, lui patient. Dans ce milieu-là, la maladie est permanente, chronique. Ce n'est facile pour personne, cette chronicité jusqu'à la mort. Et à l'arrivée dans ce milieu-là, l'espérance de vie moyenne des patients est de cinq ans. Ce n'est facile pour personne, cette statistique peu prometteuse.

J'interviens dans cet établissement depuis un an et demi environ. Et je rencontre Monsieur Vallon car il est nouveau patient : sa venue ici peut laisser entendre que des choses lui sont désormais rendues difficiles dans sa vie...

Que nenni ! S'il est là, c'est qu'il va drôlement mieux : il sort de près d'un an de coma, et il a espoir d'aller de mieux en mieux pour aller au chevet de son frère mourant, un peu plus au Sud, d'une autre grave maladie, qui ne sera pas chronique.

Monsieur Vallon a mal à un pied. Le médecin qu'il a vu à ce sujet préconise une amputation au plus vite. Il sera donc qualifié d'enfoiré. Par Monsieur Vallon bien sûr.

– Et vous, comment ça va ?

– Euh, bien, mieux que vous !

Voilà avec bien peu de précaution cette remarque accompagnée de mon regard facétieux. Mais qu'est-ce qu'il m'a pris d'aller si loin, si vite ? Et il se marre !

Il n'a quand même pas le moral. Je lui dis que je ne lâcherai pas, que je passerai aux nouvelles autant que possible, probablement chaque semaine. J'avais déjà compris qu'il tenait trop à ses pieds pour vivre le jour où son dossier MDPH aboutirait...

Monsieur Vallon et moi nous voyons chaque semaine. On se marre. Je le taquine sur son état de santé, il dit à sa femme qui l'appelle qu'il est avec son assistante sociale préférée. Je crois qu'il apprécie que je ne veuille pas lui casser les pieds, moi aussi, avec ce qui serait bon pour lui. Ce qui est bon pour lui, c'est de garder son intégrité.

Il me raconte comment un troisième spécialiste vu pour avis si possible contraire à celui des deux précédents – qualifié, je vous le donne en mille, de brave docteur – lui a dit qu'il attendrait deux mois supplémentaires d'antibiothérapie avant de lui reparler d'amputation.

Brave docteur, toi aussi tu avais compris ?

Monsieur Vallon, Monsieur Oiseau et moi formons un drôle de trio. Monsieur Oiseau, c'est un autre patient, et le copain de Monsieur Vallon. Ils se sont liés d'amitié très très vite. Il faut dire que Monsieur Oiseau aime particulièrement les gens et que Monsieur Vallon est particulièrement aimable.

Quand ils sont éloignés l'un de l'autre dans la grande salle de traitement, Monsieur Oiseau demande des nouvelles de « son copain ». Et je fais du trafic de bonbons devant les infirmières amusées pour transmettre la douceur et le soutien de Monsieur Oiseau à Monsieur Vallon, qui envisage d'aller à un événement familial dans l'Ouest, au printemps.

Il n'y a pas si longtemps, non vraiment pas si longtemps, j'ai vu Monsieur Vallon avec une vilaine toux, en plus de tout. Il est gêné pour respirer, mais contrairement à d'autres fois où il pouvait se montrer un tantinet miné, il est souriant, très souriant, et embarque deux infirmières dans nos trafics et boutades. Quelle franche rigolade !

Et je me dis sérieusement : « *Mmh... Aurais-je l'occasion de le faire rire encore ?* »

M'honorera-t-il encore de son amitié ? En tous cas je ne regrette pas d'avoir brisé la glace.

Il traverse de difficiles épreuves, entouré et heureux.

Puis j'apprends qu'il est passé par une hospitalisation en réa'. La semaine suivante, je consulte son dossier informatique, me doutant de ce que je vais y trouver.

Monsieur Vallon a pu mourir avec ses deux pieds. ●



Monsieur Vallon a mal à un pied. Le médecin qu'il a vu à ce sujet préconise une amputation au plus vite. Il sera donc qualifié d'enfoiré. Par Monsieur Vallon bien sûr.

– Et vous, comment ça va ?

– Euh, bien, mieux que vous !

Voilà avec bien peu de précaution cette remarque accompagnée de mon regard facétieux. Mais qu'est-ce qu'il m'a pris d'aller si loin, si vite ?

Et il se marre! »

Le rire funambule

Dans le langage commun, nous disons « pleurer de joie » ; « pleurer de tristesse ». Mais est-ce transposable au rire ? Pouvons-nous dire que nous rions de joie ou de tristesse ? La joie et la tristesse sont des émotions, parmi tant d'autres, que le travailleur social côtoie au quotidien.

Le rire de joie, lorsqu'un usager retrouve un équilibre professionnel, financier ou psychique. Je le connais, le vis et l'entends. Le rire de tristesse, quand une personne trouve comme seul refuge à sa détresse le rire comme outil de dédramatisation et de mise en distanciation. Je le vis aussi. Mettre les problèmes à distance par le rire, ce n'est pas les mettre de côté ou encore passer outre. C'est davantage les aborder différemment.

Par exemple, j'ai souvenir d'un entretien avec une patiente hospitalisée dans un service de psychiatrie au cours duquel je devais annoncer le refus issue d'une commission pour l'entrée dans une structure d'hébergement spécialisée en santé mentale. Je m'attendais à des réactions telles que de l'énervement ou de l'exaspération après de multiples démarches infructueuses. Et bien non ! Rien de cela, la réaction a été surprenante dans le sens où la patiente s'est mise à rire. En la questionnant sur ses rires, elle me rétorqua qu'elle arrivait à un stade où elle préférerait rire car elle n'avait plus assez de larmes pour pleurer. Cette mise à distance par le rire nous a en quelque sorte permis de mettre tous ces refus de côté et, de fil en aiguille, de nouvelles idées ont émergé. Quelques semaines plus tard l'hospitalisation pris fin et la patiente avait trouvé un point de chute adapté.

Si l'usager, le patient, le bénéficiaire ou leurs proches rient dans de telles circonstances, pourquoi le professionnel n'en ferait pas de même ? Le travailleur social se doit-il d'être sans cesse à juste distance des émotions avec pour seul lien l'empathie ou bien peut-il extérioriser les émotions et laisser libre court au rire ? L'être humain est doté d'une âme et par moment, on peut légitimement se demander si le travailleur social peut se permettre de laisser cette âme se manifester en situation professionnelle.

À titre personnel, je ne le pense pas, j'en suis convaincu. Convaincu dans le sens où le rire reste une expression corporelle de l'âme. Dans un métier de la relation qui se base sur des principes forts, de confiance et de respect, je crois que le rire est un moyen d'instaurer un climat de confiance moins dur, plus simple et avec davantage de proximité sans pour autant sombrer dans une complicité contre-productive. Le tout est une histoire d'équilibre, savoir manier le rire et les émotions c'est en d'autres termes être un funambule sur un fil suspendu. C'est un jeu d'équilibriste. D'ailleurs le travailleur social dans sa

définition la plus large est un équilibriste par essence, devant sans cesse jongler de dispositifs en dispositifs, de bonnes en mauvaises nouvelles, d'un partenaire à un autre, d'une prestation à une autre etc.

Le rire est devenu un outil d'accompagnement social. En atteste, les nombreux centres de formations qui font aujourd'hui appel à des intervenants en théâtre forum ou encore à des clowns pour animer des ateliers de communication. Le rire tout comme l'ironie sont devenus des plus-values dans les formations en travail social.



Elle préférerait rire car elle n'avait plus assez de larmes pour pleurer.»

L'outil « rire » ouvre de nouveaux champs d'investigations pour le professionnel, il peut en quelque sorte, entrer en relation de manière détournée par le rire. Ainsi, le rire fait partie intégrante de l'éventail technique et professionnel de conduite d'entretiens en travail social. Nous sommes formés à la conduite d'entretien et parfois nous allons à l'essentiel non pas par envie mais plutôt par obligation. Faute de temps, bien souvent. Cette notion de temporalité, nous y sommes toutes et tous soumis. Or, savoir prendre le temps pour renvoyer de la joie par le rire est selon moi primordial car cela peut devenir un gain de temps dans l'établissement de la relation de confiance et de bienveillance.

Savoir utiliser le rire à bon escient et de manière appropriée est quelque chose qui ne s'improvise pas. Le travailleur social doit être en capacité d'ouvrir la porte quand elle s'entrouvre. Sans pour autant forcer les choses.

Dans mon travail, en tant que responsable d'une association qui œuvre pour l'accès des jeunes en logement autonome, je suis amené à user du rire avec les jeunes. Eux qui aiment bien rigoler et parfois même se moquer. Par exemple, lorsque je visite un logement avec un jeune dont la décoration semble issue d'un autre temps, plutôt que de pointer le mauvais goût d'une tapisserie passée, le funambule s'active et vient pointer le fait que le jeune de 19 ans d'il y à 25 ans était très certainement ravi de cette décoration. Sans pour autant parler de rire, le seul sourire du jeune me permet de dire que la porte s'entrouvre et que la relation devient qualitativement intéressante.

Dans ma pratique professionnelle passée, en tant qu'assistant de service social dans un établissement



spécialisé en psychiatrie adulte en Normandie, le rire a fait partie intégrante de mon métier et de ma pratique. J'ai dû savoir décrypter des rires immotivés en fonction des pathologies, ce qui n'était pas chose aisée. Un regard fuyant et des fous rires surgissant de nulle part et sans motif réel. Des rires qui viennent à des moments où l'on ne s'y attend pas. Les illustrations sont nombreuses, par exemple lorsqu'un patient atteint de schizophrénie se met à rire à l'annonce d'un évènement dramatique comme un décès, ou encore d'un cancer. Il m'est même arrivé de voir un patient se mettre à rire aux éclats à la simple vue d'un extincteur accroché au mur ou bien encore en lui demandant son numéro d'allocataire CAF.

D'ailleurs, ces formes de rires m'ont souvent mis en difficulté pour garder mon calme dans des situations cocasses qui relevaient par moment de l'exploit. Ici, nous sommes dans une relation au rire nettement moins sympathique, voire parfois dérangeante pour le professionnel qui se doit de faire avec des comportements, des rires, des pleurs et des gestes immotivés, ou inappropriés. Le travailleur social funambule...

Bien heureusement, viennent les temps d'échanges, de partages et de discussions avec les collègues. Et là ! On lâche tout, le rire inonde les salles de pause, chacun relayant les péripéties de sa journée, les scènes auxquelles ils ont assisté. C'est un instant où l'on enlève sa casquette professionnelle et où l'on redevient l'humain avec son âme



Le travailleur social est un **équilibriste** par essence. »

qui s'exprime par le rire, l'humour ou encore les anecdotes. Je me suis rendu compte que le rire devenait un pare-feu. Une forme de protection pour le professionnel que je suis.

Le funambule aura toujours besoin d'un filet. Le rire est en outre un moyen assez fiable pour renforcer et solidifier les relations entre collègues et partenaires. User du rire et de l'humour nous force à nous dévoiler et à montrer un visage qui, dans la sphère professionnelle, nous permet de voir en autrui non pas un collègue ou un partenaire, mais un être humain avec une âme.

Penser le travail social par l'utilisation du rire est selon moi l'un des enjeux des métiers du social. Nous sommes confrontés à la misère, aux difficultés, aux accidents de la vie ou encore à la maladie. Savoir encaisser est une chose essentielle et primordiale pour notre bien-être professionnel et psychique, mais savoir se relâcher est indispensable et le rire en est le parfait vecteur à l'heure où le «burn-out» frappe le travail social de plein fouet. ●

SUIVANT!



JiHo

« Ma règle : ne rien m'interdire »

Dessinateur historique de *Lien Social*, Jiho déplore le retour du politiquement correct, du puritanisme religieux et les réactions militantes démesurées face à l'humour. Lequel, à son sens, ne doit souffrir aucune limite, sur aucun sujet.

À quand remonte ton premier dessin dans *Lien Social* ?

Au numéro zéro, en 1988. J'ai reçu une lettre d'André Jonis, le fondateur de la revue, à *La Dépêche du Midi* où je faisais du dessin de presse. Il aimait bien mon travail, a souhaité me rencontrer, et cela s'est fait comme ça. Beaucoup de gens pensaient que j'étais travailleur social, mais pas du tout. Je n'y connaissais rien, et à l'époque *Lien Social* était plus technique.

Avais-tu une appétence particulière pour la matière sociale ?

Non, pas vraiment, mais il n'y pas de sujets forcément plus faciles que d'autres pour un dessinateur. C'est un peu comme un comédien qui entre dans la peau d'un personnage. À partir de là, ça vient un peu tout seul. Si je dois faire un dessin sur un éduc' qui rencontre une difficulté, en prise avec de la violence institutionnelle par exemple, il suffit que je me mette dans sa peau. Avec mon propre vécu, je l'adapte.

C'est comme quand tu travailles sur un article qui parle d'un sport que tu ne pratiques pas, tu te fies à ce qu'a écrit le journaliste. C'est peut-être même plus facile car cela apporte un regard extérieur.

Est-ce que l'inspiration vient tout de suite à la lecture d'un texte ?

Ce qui vient tout de suite c'est l'envie de ne pas bosser (rires). Je procrastine un maximum. Après je me dis que j'ai quand même des trucs à payer. Donc faut s'y mettre. Je lis l'article une fois ou deux, parfois même pas en entier car il m'arrive d'avoir une idée au bout de dix lignes. À partir du moment où je la trouve, a priori elle me fait marrer.

En revanche si l'article est mal écrit, là tu t'emmerdes et il faut se creuser la tête. Parfois je me demande « *mais ça veut dire quoi ça ?* » Car il y a des gens qui noient un discours vide avec des termes alambiqués pour te faire oublier qu'ils n'ont rien dit ! ça, c'est le plus dur. À *Lien social*, les textes sont globalement écrits par des journalistes ou remis en forme par eux, donc ça va mieux qu'au début, où c'était fait de bric et de broc, par des éduc's pour les éduc's. Or la presse c'est quand même un métier.



Les articles sont parfois « lourds », abordent des sujets graves : précarité, handicap, etc. Est-ce qu'il y a des limites au cynisme, à la caricature ?

J'essaie de ne pas en avoir. Je trouve génial quand on me dit : « *mais vous ne respectez rien !* ». Parce que justement, si, je respecte tout le monde. On doit pouvoir tout prendre à la légère. J'ai deux exemples. Le 7 janvier 2015, j'ai été prévenu très rapidement du massacre de *Charlie Hebdo*. J'ai tout de suite appelé mon ami Tignous, en lui demandant sur sa messagerie de me rappeler. Une demi-heure après, j'ai reçu un coup de téléphone du directeur artistique de *Marianne*, où Tignous travaillait. Il me demandait si j'étais au courant et m'annonçait que Tignous était certainement mort. Évidemment, j'étais effondré. Puis il me dit, « *je sais c'est dur, mais il me faut un dessin* ». Sur le coup, je lui réponds qu'il ne peut pas me demander ça. Mais il a insisté,



m'a vendu ça comme un marchand de voitures d'occasion et je me suis filé un coup de pied au cul. Je l'ai fait dans un état... tu imagines, tout en écoutant les informations. C'est le dessin le plus dur que j'ai eu à faire : un islamiste qui tenait *Charlie Hebdo* dans la main, j'avais titré « Charnier Hebdo ». Je me suis dit qu'il ne fallait pas faire un truc mièvre, qu'il fallait y aller. Trois jours après, *Siné mensuel* a sorti un numéro spécial, cette fois c'était plus facile car nous avions pu prendre un peu de distance, nous étions un peu moins impliqués émotionnellement.

Autre exemple : un jour, le magazine *60 millions de consommateurs* me demande de travailler sur un dossier sur les pompes funèbres. Je leur dis : « *C'est rigolo*

que vous me demandiez ça parce que j'enterre ma mère demain » (rires). C'était vrai, et cette coïncidence m'avait vraiment fait marrer. Et bien je n'aurais rien dû dire car ils n'ont pas osé me le donner ! Pourtant pour moi, il n'y avait aucun problème. Il ne doit pas y avoir de limite à l'humour.

Le fait d'être devenu une cible en 2015, cela a changé quelque chose ?

Non, pas au quotidien. Ma règle reste de ne rien m'interdire. Alors parfois, je sue un peu, c'est vrai. Je me dis que ça va grincer. Mais j'y vais quand même.

Tu n'as jamais choqué les lecteurs de *Lien Social* ?

Peut-être une fois à propos de l'islam, il y a longtemps. Un lecteur avait dû dire que c'était sacré, qu'il ne fallait pas y toucher. Et une fois aussi sur un dessin concernant le handicap. Sur ce thème il y a parfois des levées de boucliers : on pense à la phase de Patrick Timsit sur les enfants porteurs de trisomie. Mais ce ne sont pas les personnes en situation de handicap qui réagissent, ce sont les accompagnants, qui sont souvent des militants. Et les militants sont parfois... limités (rires).

Pour moi le meilleur exemple, c'est une publicité télévisée qui passait voici une quinzaine d'années (ndlr : une



Je trouve génial quand on me dit : « *mais vous ne respectez rien !* ». Parce que justement, si, **je respecte tout le monde.**»

Les Roms à Pôle Emploi...



Surpopulation en prison





publicité créée par deux associations belges, l'ANLH et l'ABMM et diffusée en 2003). On y voit des convives attablés dans un restaurant, ils discutent, et au milieu un mec dit « *Moi je pense que les femmes devraient rester à la maison, car si elles ne travaillaient pas il n'y aurait plus de chômage.* » Il continue : « *Marie, s'est plainte de harcèlement sexuel, mais elle le cherche.* » La caméra recule et on voit qu'il est en fauteuil roulant. Une voix off termine : « *Cet homme est une personne handicapée, mais avant tout, cet homme est un con. Les personnes handicapées sont des femmes et des hommes comme les autres.* » Cette pub n'est pas restée longtemps, car elle a dû choquer, mais j'ai trouvé ça d'une grande puissance. Ça vaut tous les discours.

Quelle place pour cet humour là dans la société aujourd'hui ? Est-on plus puritain ?

Oh oui, il y a clairement un retour du politiquement correct, du religieux, de la morale catholique. J'ai trouvé que c'était une faute professionnelle de la part de Patrick Timsit de s'excuser. Attends, c'est quoi l'histoire ? Il n'insulte personne. Le pire des sexismes, des racismes et de l'exclusion, c'est de ne pas faire d'humour sur les noirs, les juifs, les femmes, les handicapés, parce qu'ils sont noirs, juifs, femmes et handicapés. Il n'y a aucune raison de ne pas leur taper dessus, sinon c'est les discriminer. En 2002, à l'issue du premier tour de l'élection présidentielle, j'avais fait un dessin pour *Lien Social* représentant une Marianne avec une grosse poubelle qui avait la tête de Jean-Marie Le Pen. Dessus était écrit « *Dimanche, pensez à sortir la poubelle.* »

À Toulouse, les Motivés et Zebda l'avaient imprimé sur des tee-shirts, avec un autre dessin, où on voyait Jacques Chirac en buste de Marianne et l'inscription « *Dimanche, je vote pour elle même si elle est moche.* ». Ces tee-shirts étaient partout lors d'une énorme manifestation. Et là, je me suis fait agresser verbalement par deux militantes féministes, pour qui mes dessins étaient scandaleux et me demandant pourquoi c'était une femme qui sortait la poubelle. C'est sûr j'aurais pu mettre Super Mario mais Marianne, c'est une femme ! C'est ridicule. Le problème des militants c'est qu'ils vont chercher des trucs auxquels tu n'aurais pas pu penser.

Le dessin de presse a-t-il toujours autant de place aujourd'hui ?

De moins en moins, car le nombre de journaux diminue et ils ont de moins en moins d'argent. Nous, on fait un peu de décoration, on est repris dans les revues de presse, mais on a moins de place.

Entretien réalisé par Lætitia Noviello



Un bracelet électronique pour les conjoints violents



*« Le rire
au moins dilate
ce qui, en nous,
se contracte
et permet
de se rasséréner
à bon prix. »*

Jacques Ladsous

Réciter au vent

L'histoire se passe dans un collège. J'aidais un jeune collégien de cinquième à faire ses devoirs dans une salle d'étude, en qualité d'auxiliaire de vie scolaire. Un métier que j'exerce depuis six ans. Ce garçon, atteint de dyslexie et d'une maladie orpheline, ne semblait pas plus handicapé que les autres, néanmoins ces troubles cognitifs l'obligeaient à apprendre ses leçons avec beaucoup de rigueur. Le décor est planté, mais fort heureusement ce jeune ne se résume pas à cela.

Nous étions donc en train de revoir l'interrogation de maths où il s'était un peu planté et une partie se résumait à réciter la propriété de la médiatrice. Je savais qu'il l'avait apprise mais, un peu fatigué, il baissait les bras à ce moment. C'est compliqué pour lui, il a des difficultés de compréhension et il stresse beaucoup. Je dois arriver à cerner ses erreurs dans les apprentissages et ne pas le démotiver. J'essaye de le faire parler pour qu'il réfléchisse à sa façon de travailler.

— Alors, Hugo, tu l'as apprise ta leçon ou pas ?

— Ben, oui.

— Alors, récite-la moi.

Il me semble important qu'il réalise là où il peut s'améliorer. Chaque personne apprend de façon différente.

Hugo tord sa bouche et commence à réciter.

— Ben, c'est une ligne qui traverse une autre ligne au milieu de la ligne.

— Une ligne de téléphone ? Une ligne de métro, une ligne ? T'es sûr ?

Hugo rigole.

— Euh non, une droite, ah oui une droite !

— Mouais, une droite, t'es sûr d'avoir appris ta leçon ?

— Oui.

— Tu l'as récitée ta leçon ?

— Oui.

— À qui ?

— Ben, à mon père.

— Il t'écoutait ton père quand tu récitais, ou il était en train de faire la sieste ?

Hugo sourit, et continue.

— Ah non, c'était à ma mère ! Oui, ma mère.



— Par télépathie alors, parce que ce week-end je croyais que tu étais chez ton père.

Hugo a de l'humour, cela permet de dédramatiser, de faire baisser la pression.

Hugo éclate de rire, ma pseudo remontrance l'amuse.

— Ah non, je sais, je l'ai récité à mon grand-père.

— Ah ? Et il était satisfait ton grand-père quand tu lui as parlé de ligne ?

Hugo éclate de rire.

— Ben oui, il est sourd.

Son rire est communicatif et j'imagine bien Hugo réciter sa leçon à son papy dans son atelier, qui grommelle une approbation.

On se regarde tous les deux et on rigole, des rires en cascade ! Les larmes ne sont pas loin. La sonnerie retentit.

— Hugo, il faudra revoir cette leçon, tu en auras besoin en géométrie.

Et Hugo en rangeant ses affaires, sans me répondre, continue sur le ton de l'humour :

— Ah oui, je me rappelle, c'est au vent que j'ai récité ma leçon et il a trouvé ça très bien.

Puis il part vers une autre salle, en rigolant tout seul. Pas sûre que la leçon sur la médiatrice soit apprise au terme de cette heure, mais Hugo est reparti avec le sourire. Il semble avoir compris mes remarques et il sait que je serai attentive à l'avenir. La séance de remédiation aurait pu se dérouler dans une atmosphère tendue faite de reproches et de culpabilité. Mais l'important est de garder un lien valorisant avec l'enfant pour que les changements se fassent sur du long terme. L'humour fait partie des ingrédients nécessaires à un bon accompagnement. ●



On se regarde tous les deux **et on rigole**, des rires en cascade ! »

L'écoute et l'intuition

L'humour se partage, se propage et s'imisce parfois là où on l'attend le moins. La pratique du travail éducatif et social n'y échappe pas. Chaque professionnel du secteur peut l'expérimenter de près ou de loin et le manier comme un outil inhérent à son action. Cependant, il semblerait que ses bénéfices ne soient pas toujours formalisés. L'emploi de l'humour tiendrait plus de l'intuition que de l'intention précise, consciente et construite. C'est ce qui m'a conduit à réfléchir sur cette question.

L'humour peut prendre différentes formes : l'ironie, la moquerie, le comique de situation, la dérision ou encore, le mot d'esprit. Comme le décrit Azouz Begag dans l'un de ses articles (voir bibliographie), l'humour abolit les distances, les écarts entre les identités, il rassure et crée un espace de rencontre. Il demeure selon lui « *un liant social efficace* » (2001). Son usage peut toutefois être considéré comme une prise de risque car il s'opère généralement sur « le fil du rasoir ». Pour le travailleur social, la pratique de l'humour nécessite de s'engager et d'accepter de mettre une part de sa personnalité au service des personnes sous sa responsabilité. Il est vrai qu'il faut inévitablement se « découvrir » pour se révéler aux yeux de l'Autre.

Or, cette perspective confronte le professionnel à un véritable dilemme. D'un côté, il doit se conformer aux codes relatifs à son métier – garder une certaine distance par exemple – et de l'autre faire preuve de spontanéité, sans quoi, tout travail relationnel reste impossible. Entre les deux, l'équilibre est complexe et la « bonne posture », difficile à trouver !

Pourtant, au-delà du piège d'un humour mal maîtrisé et/ou mal compris, je pense qu'il s'agit bel et bien d'une ressource. Le professionnel peut y avoir recours à tout mo-

ment. Aussi, cette stratégie me paraît d'autant plus indispensable qu'ils supportent mal le ton sérieux des discussions classiques. Ils reprochent à ces dernières leur dimension moralisatrice qui débouche très souvent sur des reproches et des conflits. À mes yeux, ce constat révèle l'un des principaux problèmes de la communication dans notre société : comment être entendu par autrui si le message que l'on porte n'est plus audible ?

Le travail éducatif et social nous renvoie inlassablement à cette question puisqu'il suppose d'inventer et de réinventer nos modalités d'action afin de les adapter en permanence à des situations singulières. À cet égard, l'humour peut être considéré comme une piste de réflexion. Je l'ai expérimenté à maintes reprises – notamment, il y a deux semaines avec l'un des garçons que j'accompagne au sein de l'établissement qui m'emploie. Cet adolescent refusait de me rendre son téléphone portable avant de se coucher. Je me suis donc rendu dans sa chambre pour en comprendre la raison. Après avoir toqué à la porte, je l'ai sollicité de la manière suivante :

« Dis-moi Tom (1) qu'est ce qui t'arrive ce soir ?

– Quoi ?

– Je ne sais pas, tu m'obliges à repasser par ta chambre. À croire que tu as besoin que je vienne te dire bonne nuit...

– Mais n'importe quoi !

– Alors pourquoi est-ce que tu ne nous as pas rendu ton portable. Moi je croyais que tu voulais attirer notre attention.

– Ce soir, je le garde. Vous ne l'aurez pas !

– Il est où le problème ? Tu attends un message important ? Ta chérie doit t'écrire ou quoi ? J'espère au moins qu'elle est mignonne et qu'elle justifie la situation dans laquelle tu te mets !

Tom est surpris par ma réponse, presque mal à l'aise.

– Allez, mais n'importe quoi toi.

Après quelques minutes...

– Le pire, c'est que je vais être obligé de rester là dans ta chambre si tu ne me le rends pas. Ça va être désagréable pour toi et pour moi.

– Oh mais tu es vraiment relou ! Récupères-le, si ça te fait plaisir, il est dans mon placard. »

À l'image de cette discussion avec Tom, l'humour permet de mettre rapidement l'accent sur les enjeux d'une situation de manière à surprendre tout en rassurant.

Sous un autre angle, il peut aussi être perçu comme une manière de mettre à distance les émotions. On retrouve notamment l'idée de dédramatiser des événements ou des situations pour mieux les dépasser et contourner leur caractère potentiellement traumatique. L'humour contribue ainsi à l'équilibre psychique et social de l'individu. Il apparaît même de temps à autre « *comme une catharsis, une expur-*



Comment être entendu par autrui **si le message que l'on porte n'est plus audible ?** »

ment pour transmettre des informations ou des explications. L'effet de surprise qu'il induit provoque une attention accrue chez le destinataire et crée un environnement propice à l'écoute. Dans le cadre de mon travail avec des adolescents en difficulté, je fais régulièrement le choix de passer par l'humour. Il s'agit d'un mode de communication que ces jeunes comprennent très bien et auquel ils

gation des passions, un exutoire et une abréaction c'est-à-dire, une libération des refoulements affectifs » (Ziv, 1979).

C'est un moyen de défense puissant. Il permet de désamorcer les tensions et favorise la prise de recul. Son utilisation offre la possibilité de répondre différemment – en se « décalant » – afin d'éviter la surenchère. J'emploie fréquemment cette technique quand les adolescents recherchent la confrontation directe. En effet, dans ces circonstances, il serait maladroit de répondre frontalement à leur agressivité, tout comme il serait particulièrement inquiétant de ne rien dire ou de ne rien faire.

Si, d'un côté, mon intervention risquerait de me conduire à un rapport de force dangereux, de l'autre, l'éventualité de mon inaction pourrait les amener à douter de ma capacité d'agir. C'est pourquoi, ces deux perspectives sont sans doute à éviter dans la mesure du possible. Par contre, l'humour peut constituer une réponse ajustée face aux enjeux de cette situation puisqu'il crée un entre-deux susceptible de préserver le travailleur social et son interlocuteur.

Ainsi, les vertus de l'humour sont vastes avec un impact direct sur les relations humaines. Son utilisation semble avoir toute sa place dans le cadre du travail éducatif et social. Toutefois, il convient de rester extrêmement prudent. Il appartient à chaque professionnel de réfléchir à la place de cet outil dans sa pratique et d'en évaluer l'efficacité. ●

BIBLIOGRAPHIE

Azouz Begag, *L'humour comme distance dans l'espace interculturel* dans *Ecart d'identité*, n°97 automne 2001, Immigration, mon humour, Grenoble : éditions Adate, pp.3-6.

Avner Ziv, *L'humour en éducation : approche psychologique*, Paris : ESF, 1979.

(1) Le prénom de la personne a été modifié.

IFROSS

INSTITUT DE FORMATION ET DE RECHERCHE SUR
LES ORGANISATIONS SANITAIRES ET SOCIALES
UNIVERSITÉ JEAN MOULIN LYON 3

18 RUE CHEVREUL 69007 LYON
04 78 78 75 81
WWW.IFROSS.COM



**L'APPUI
D'UN
LABORATOIRE
DE RECHERCHE
DÉDIÉ**

**FORMATIONS
DIPLOMANTES**

**CADRES ET
DIRECTEURS**

**ÉTABLISSEMENTS
SANITAIRES,
SOCIAUX ET
MÉDICO-SOCIAUX**



<p>MASTER Direction, organisation et stratégie des structures sanitaires, sociales et médico-sociales – RNCP I</p>	<p>« Un accompagnement personnalisé qui répond à mes problématiques quotidiennes. » MARTINE J.L. CENTRE SSR</p> <hr/> <p>« Un apport théorique en lien avec les réalités de terrain. » JEAN-IVES C. CENTRE HOSPITALIER PSYCHIATRIQUE</p> <hr/> <p>« Les enseignants chercheurs et les professionnels intervenants sont de grande qualité. » MATHIEU P. CENTRE HOSPITALIER</p> <hr/> <p>« Une belle expérience humaine. » GÉRALDINE R. ASSOCIATION DU HANDICAP</p>
<p>DU Qualité, évaluation et management de projets dans les structures sanitaires et médico-sociales</p>	
<p>MASTER Management stratégique des risques et de la qualité – RNCP I</p>	
<p>MASTER Contrôle de gestion sanitaire et social – RNCP I</p>	
<p>MASTER Management et ingénierie en restauration collective des établissements de santé – RNCP I</p>	
<p>DU Management de la restauration et nutrition des établissements médico-sociaux et territoriaux</p>	



L'opium de Pavo



Pavo, est-ce que vous vous trouvez drôle ?

(rires) C'est terrible comme question, on a le droit de répondre *oui*? En fait, pas toujours... J'aimerais que l'humour soit toujours de l'ordre de la saillie, du jaillissement – parfois c'est le cas –, avoir la bonne vanne au bon moment. Malheureusement, là n'est pas mon pain quotidien : je suis assez laborieux. La vanne, je la cherche. Elle ne vient pas toujours tout de suite. Quand je l'ai, je la tords, la retourne, la transforme, je change la mise en page, mais il arrive qu'à force de la triturer ce ne soit plus drôle du tout. J'aimerais que ce soit toujours facile, fluide, immédiat... Et puis, tant que ça restait un loisir, je pouvais me contenter des moments où j'étais moins drôle... À partir du moment où c'est devenu un peu plus professionnel, où il faut produire parce qu'il y a une commande ou un colloque à préparer, là c'est plus compliqué, tu rentres fatigué de ta journée, tu t'assieds à ta table, et tu *dois* être drôle...

Vous dessinez depuis toujours ?

Comme tout un chacun, en fait. Tous les gamins le font. La question est plutôt : pourquoi est-ce que certains arrêtent de dessiner (ou de chanter, d'ailleurs) ? Peut-être quelques-uns parviennent-ils à s'affranchir davantage du regard de l'autre. Car je pense que nous savons tous dessiner. Pour ma part, je ne me sens pas grand dessinateur. Mais on peut aussi avoir une technique parfaite et n'avoir pas grand-chose à dire.

Vous avez donc toujours été dessinateur ; et éducateur, depuis quand ?

J'ai fait des études d'histoire qui m'ont passionné, suis allé jusqu'à la maîtrise avant de rater trois fois le Capes. Ratage fécond : je ne suis pas sûr que j'aurais aimé être prof ; je me suis rendu compte, quand j'étais enseignant, que ce n'était pas avec quelques heures d'histoire-géo que j'allais pouvoir aider celui qui était dans la galère. Un de mes beaufs était éduc spé en protection de l'enfance, je voyais bien qu'il avait des leviers bien plus larges que les miens. Je suis allé un jour taper à la porte d'une MECS qui m'a embauché, puis suis parti en formation en cours d'emploi sur quatre ans, entre 2003 et 2007, année de mon diplôme. Les profs auraient tout à gagner à passer un peu de temps dans les écoles d'éducs ! Car on devient prof sans avoir appris ce qu'est un enfant, un adolescent, sans avoir de notions de psychologie ou de sociologie. Et en 2009, je suis arrivé en AEMO judiciaire, dans une grande association francilienne, j'y suis toujours.



Le décalage de mon dessin s'appuie sur un déplacement qui existe déjà.»

Quels liens établissez-vous entre l'humour et le métier (un peu plus sensible qu'un autre) d'éducateur spécialisé ?

En protection de l'enfance, il y a toujours une question de déplacement : quelque chose ou quelqu'un n'est pas à la place qu'il devrait occuper. Un enfant qui se retrouve dans le lit d'un de ses parents, un enfant qui doit veiller sur son père alcoolique ou qui doit s'occuper de ses petits frères et sœurs parce que maman n'est pas en capacité de le faire, un enfant qui doit passer les messages entre papa et maman parce qu'ils ne sont plus foutus de se parler : tout cela me fait dire que lorsque quelque chose n'est pas à sa place, il y a une maltraitance. L'humour, c'est la même chose :

c'est une histoire de décalage. Mon métier m'offre des situations qui, si on les tord, si on sort de l'instant tragique, me fournissent un vrai matériau humain.

Plus précisément, comment ça marche, le dessin ? Comment une idée – géniale, forcément géniale – s'articule-t-elle avec le trait ?

Tout cela s'apparente, selon moi, à la question du cinéma : où mettre le cadre, comment placer les personnages ? Souvent, ce sont les mots qui m'amènent à l'idée : je peux partir d'une expression qui m'agace, la tordre, et parvenir à quelque chose de drôle ; j'essaie d'éviter le jeu de mots, qui peut être assez chiant. Après être parti des mots, il me faut mettre en page, en situation, et justement, là, réussir à se passer des mots. Plus on peut s'en passer, plus le dessin est efficace, percutant, mieux c'est.

Mais encore ? Comment passe-t-on du réel à la BD ? Vos éducateurs sont déprimés, dépassés, jargonneux, vos mères sont démesurément jalouses, les visites à domicile sont guignolesques... Vous en rajoutez forcément.

Oui, le décalage de mon dessin s'appuie sur un déplacement qui existe déjà. Ça marche bien ensemble effectivement, d'une part parce que ça offre des sujets en permanence, d'autre part le rire fait toujours du bien.

Donc, les souffrances sociales et la rigolade, ça marche bien ensemble ?

Notre métier a tout à voir avec l'art, avec le dessin, avec l'humour. Ce que ce métier m'a appris avant tout, c'est l'ambivalence, toujours, de l'être humain. On a souffert, et pourtant on est capable de reproduire les violences qui nous ont été infligées... On peut aimer notre agresseur... L'ambivalence est partout. À la fin du film *Polisse*, il y a ce moment terrible où ce gamin, qui a été abusé par son prof de sport, s'inquiète de ce qu'il va devenir « *parce que je l'aimais bien* ». C'est d'une violence extrême : on aimerait qu'il le déteste. J'aime bien mettre cette ambivalence humaine en scène, que mes personnages ne soient pas monocolores. J'aime que le gentil soit un peu salopard, j'aime que le salopard ait un fond d'humanité. Quand vous rencontrez un père incestueux, par exemple, ou un pédophile, on a envie de rencontrer un monstre, de le haïr, cela nous arrangerait bien. Mais ce qui est embarrassant, c'est de trouver l'humanité qui est en lui... Certains vont d'ailleurs l'animaliser, pour le sortir de notre humanité, mais cet enfoiré-là est aussi humain que moi. C'est ce qui résonne de lui en moi, qui est très dérangent. J'aime mettre ça en scène.

Dans vos réunions d'équipe, vous déconnez ?

Parfois oui. Pas tout le temps ! Quand quelque chose devient pesant, mélodramatique, qu'on est là tous empêchés, sortir une déconne peut donner une respiration permet-

tant d'aller plus loin... L'humour est la meilleure et la pire des choses : d'un trait, vous pouvez anéantir quelqu'un ou inversement, l'humour peut permettre à quelqu'un de rester debout. Par exemple, quand je sors d'une audience, et qu'on vient de signifier à des parents que leur enfant est toujours en danger, donc que l'accompagnement éducatif doit se poursuivre – ils ne sont pas toujours demandeurs –, la pilule peut être très difficile à avaler. Il m'arrive, si la relation le permet, de prendre la personne par l'épaule et de lui dire : « *Vous allez devoir encore me supporter pendant un an.* » Certes, ce n'est pas la vanne du siècle, mais ce petit moment permet à l'autre de rester debout et éventuellement de dire sur le même ton « *oui vous allez me faire chier un an de plus* »... Ça humanise, ça redresse. Ces choses-là ne pourront jamais rentrer dans les guides de bonnes pratiques.



Notre métier a tout à voir avec l'art, avec l'humour. Ce que ce métier m'a appris avant tout, c'est l'ambivalence, toujours, de l'être humain.»

Vous êtes mandaté par le juge. On peut manier l'humour avec les familles ?

Charité bien ordonnée commence par soi-même : l'autodérision est essentielle. Et puis tout est question de feeling. Dire à un père : « *vous déconnez sévèrement avec l'alcool, là...* », selon la manière et le moment où la phrase sera prononcée, relèvera d'une intrusion violente, invalidante, pouvant mettre fin à une relation éducative, ou au contraire être entendue si l'autre est rassuré sur ma bienveillance. Il peut, doit y avoir échange d'affects, empathie, voire de la sympathie entre l'aidant et l'aidé. Quand est-ce que je sais que c'est le bon moment ? C'est tout le savoir être, le talent de l'éducateur. Ça se cultive...

Mais un éducateur se doit d'être mal élevé (clin d'œil au titre de son album, ndr), d'être irrévérencieux. Nous avons parfois à mettre les pieds dans le plat. Nous avons à faire avec des gamins dont le chemin n'est pas balisé, qui n'ont pas un grand capital social, économique, culturel. Si on très poli, il ne se passera pas grand-chose, il va nous falloir bosculer les institutions, voire mettre le pied dans la porte. L'éducateur doit être un peu insoumis. L'exercice de l'éducation spécialisée a fort à voir avec l'art : on a des connaissances de base qui nous sont utiles, ensuite, dans notre pratique, il y a l'émotion, la spontanéité, etc. >>>



TU ES ENCORE ALLÉ CHEZ TON PÈRE ?

!



NE ME MÈNS PAS ! JE SAIS QUE TU Y ES ALLÉ !!



ET D'IMAGINE QUE SA PUTE ÉTAIT LÀ AUSSI !



TU NE VAS PAS RECOMMENCER AVEC ÇA !



TU LUI AS RÉCLAMÉ LA PENSION AU MOINS ?!



PARCE QUE POUR CLAQUER DU POGNON AVEC SA GROGNASSE, IL YA DU MONDE, MAIS QUAND IL S'AGIT DE S'OCCUPER DE SON GOSSE, IL N'YA PLUS PERSONNE !!



BAH JUSTEMENT, IL VEUT M'AMENER EN VACANCES À LA MER CETTE ANNÉE...



QUOI ?!

L'AUTRE NYMPHO VEUT S'EXHIBER EN MAILLOT DE BAIN DEVANT MON FILS !!



ALORS ÇA C'EST LA MEILLEURE !



ÇA NE LUI SUFFIT PAS DE M'AVOIR PIQUÉ MON MEC, VOILÀ QU'ELLE ALLUME MON PETIT GARÇON !

PUTAIN DE BORDEL DE MERDE !



MAIS C'EST UNE PÉDOPHILE !!

J'AI PAS LE CHOIX... FAUT QUE JE LA DÉNONCE AUX FLICS !



MON DIEU, HEUREUSEMENT QUE MAMAN EST LÀ POUR TE PROTÉGER !!

Revo

>>> **Vous est-il arrivé de rencontrer un jeune ou une famille qui vous connaisse aussi comme dessinateur ?**

Non, et je n'aimerais pas ça. Je ne veux pas tout mélanger. Je ne veux pas qu'on puisse penser : « *Il m'écoute, moi, là, ou il prépare son prochain dessin ?* » Autre chose importante : nous sommes tenus au secret professionnel, donc je déforme tout, les mots, les situations, les personnes.

Que pense votre hiérarchie de vos activités crayonneuses ?

Le chef de service de ma structure est plutôt bienveillant et m'autorise à griffonner des croquis en réunion plutôt que prendre des notes. Mon service a offert mon album à tous les juges avec qui nous travaillons. Mais jamais je n'ai fait de dessins dans mes rapports aux magistrats ! À un autre niveau, je me dis que ma hiérarchie peut craindre mes éventuels débordements, que j'aille trop loin. Je suis tout de même sur une corde raide : mes sujets de prédilection sont la maltraitance, les abus divers, etc. Alors, gaffe.

Avez-vous déjà essayé un procès en vulgarité ?

Sur ma page Facebook, les commentaires – je crois que je les lis trop... – peuvent être acerbes. Chez les internautes en interaction avec moi, un nouveau concept a récemment émergé, « l'humour oppressif » : dès qu'on parle d'une minorité, on le fait mal. Ce sont des gens pour qui le mot devient la chose. Si je mets en scène un raciste, c'est que je suis raciste. Il y a un manque de culture sur ce qu'est le dessin d'humour en France – tradition ô combien ancienne –, ça demande un peu de discernement. Et si on doit expliquer pourquoi c'est drôle, ce ne peut plus l'être... Il m'est tout de même arrivé de retirer de ma page certains dessins, que je trouvais trop « chargés », par exemple au sujet d'enfants handicapés. J'avais un jour fait un dessin ignoble : un éduc avec une bêche dans un IME horticulture.



Je suis surpris qu'aussi peu de travailleurs sociaux produisent soit de la littérature, soit des images, soit autre chose, **ils ont un matériau fabuleux.**»

Que fait-on dans un tel endroit ? On y plante des légumes. Et, au bout de la bêche, les légumes avaient des têtes de personnes handicapées. Lever de boucliers. Sentiment d'injustice. Mais cela m'a fait douter, j'ai retiré le dessin devant l'afflux des commentaires.

Humour et travail social, donc, ce n'est pas un oxymore ?

Au contraire, les deux se complètent admirablement. Les travailleurs sociaux font un métier étonnant, où l'humanité se donne à voir comme rarement ailleurs, avec un point de vue sur le monde, forcément large. Je suis surpris qu'aussi peu de travailleurs sociaux produisent soit de la littérature, soit des images, soit autre chose, ils ont un matériau fabuleux. En AEMO, c'est l'aventure au coin de la rue, le dépaysement permanent, la rencontre surprenante en permanence. Les éducateurs sont très modestes, ils disent trop peu ce qu'ils font, alors que ce rôle d'interface fait aussi partie de notre boulot.

Entretien réalisé par Joël Plantet

**ÉCOLE
D'URBANISME
DE
PARIS**

Formation continue



LABORATOIRE
DE LA MOBILITÉ
INCLUSIVE

Diplôme universitaire « Conseiller mobilité insertion »

Publics visés :

- Salariés des plateformes de mobilité
- Opérateurs de mobilité
- Professionnels de l'insertion
- Tous types de professionnels relevant des secteurs transport, aménagement du territoire, politique de la ville...

126 heures sur 10 mois :
2 jours par mois, les jeudis et vendredis ;
8 modules d'enseignements en tout

Coût de la formation : 3 000 €
+ droits nationaux universitaires

Recrutement de juin à décembre 2017
Rentrée le 8 février 2018



UPEC
UNIVERSITÉ
PARIS EST
CRETEIL
VAL DE SEINE

Contact et inscriptions sur eup.fr



UP
EM

Rions, résistons

LE RIRE est un sujet sérieux. Qu'il soit à visée thérapeutique ou qu'on le considère comme un outil de résistance des temps modernes, le rire a en effet de quoi faire réfléchir, tant il revêt des fonctions multiples. Je pense à l'autodérision que nous utilisons parfois pour dédramatiser des situations tendues, je pense à cet homme que j'avais accompagné il y a quelques années et je me souviens que c'est moi qui riais alors, tant son humour était fin et délicieux, je pense à cette femme qui riait d'un rire terrifiant sur le bord d'un trottoir, naviguant entre sa schizophrénie et une consommation erratique d'alcool fort. Je me souviens que ce jour-là, elle m'avait dit « *mon rire, c'est ma revanche sur la vie* », j'avais trouvé ça beau en même temps qu'inquiétant, son rire ne semblait jamais pouvoir s'arrêter, n'avoir pas de limites, l'envahir, l'écraser jusqu'à l'anéantir. D'ailleurs, son rire s'était éteint derrière les portes fermées du camion des pompiers quelques heures plus tard quand, toujours hilare, elle avait finalement décidé d'incendier ledit trottoir.

« *Le rire est satanique, il est donc profondément humain* », disait Baudelaire; il y a sans doute un lien très fort entre le rire et la tragédie quand, dans un ultime acte de résistance, nous nous y laissons prendre. Il n'y a qu'à voir les nouvelles formes de thérapie par le rire (la rigologie, sic), le succès des dessins d'humour, des one man show, des émissions télévisuelles. Dans tout cela, on trouve aussi bon nombre de productions qui, sous couvert d'humour, entretiennent l'écrasement social de certaines couches de population. L'humour est un outil de sociabilité et en ce sens, il peut tant fédérer que servir l'entre-soi et la reproduction des dominations. Quand Cyril Hanouna justifie des attitudes stigmatisantes à l'égard des homosexuels par l'humour ou quand des éducateurs se gaussent sans pudeur des personnes qu'ils accompagnent sur des pages Facebook, quel besoin viennent-ils satisfaire sinon celui d'une réaffirmation de la norme et donc de leur place de dominants?

Peut-être s'agirait-il alors de différencier l'humour de la moquerie, distinguer le rire de soi du rire sur l'autre. Parce que, disons-le entre nous, il y a beaucoup à rire dans notre secteur. Pour ne pas pleurer bien sûr. Pour résister au pessimisme qui nous pend au nez à chaque fois que nous apprenons que des budgets ont été supprimés ou que des services ont failli à leurs missions de protection. Oui, il y a de quoi rire de nous. ●



La plume de Célia Carpaye

ÉDITIONS ICONOVOX



« On s'est dit : il faut inverser la tendance, passer des moqueries subies par les personnes LGBT* depuis bien trop longtemps aux moqueries sur les homophobes. »

Plus de quatre-vingt auteurs, dessinatrices et dessinateurs ont participé à ce projet.

Clairement à charge contre les homophobes, ce livre est composé de courts textes humoristiques ou plus sérieux, associés à des dessins satiriques.

Une sorte d'exutoire pour la communauté LGBT et leur entourage.

En résumé, il s'agit de répondre aux persécuteurs par le rire et de rendre ringards ces intolérants. C'est notre façon de résister.

* LGBT : Lesbienne, Gay, Bisexuel-le et Trans.

Les cathos veulent un papa et une maman.



TINTIN ÉTAIT-IL HOMO?..

(C'EST QUOI NOTRE NOUVELLE AVENTURE, MOUSSAÏLLON?..)



En vente uniquement sur lgbt.iconovox.com

L'intégralité des droits d'auteur des ventes du livre sera reversée à l'association SOS homophobie.



La version originale de cet article a été publiée dans le n° 206 (mars 2016) de la revue *Santé mentale* dans le cadre d'un dossier intitulé *L'humour dans les soins*. Remerciements à l'auteur et à l'éditeur pour leur aimable autorisation de reproduction.

➤ par **Chady PrévotEAU** ● Psychologue clinicienne,
docteur en psychologie clinique et psychopathologie

L'humour, un marqueur de la position « méta »

Cinq patients souffrant de schizophrénie participent à un groupe de psychodrame psychanalytique, ce qui leur permet de « se voir » différemment et de modifier leur rapport à l'autre. Lorsque surgit l'humour, les bénéfices du groupe thérapeutique paraissent potentialisés.

À l'origine de mes recherches, je me suis intéressée aux difficultés des patients souffrant de schizophrénie pour développer leurs capacités représentationnelles et interactionnelles. Sur le plan thérapeutique, mon objectif était d'accompagner ces patients pour qu'ils se perçoivent, mais aussi se positionnent mieux dans leur rapport à l'autre. Dans ce contexte, j'ai mis en place un dispositif de psychodrame psychanalytique de groupe, afin d'explorer comment certaines techniques particulières peuvent permettre à ces patients d'accéder à la position « méta ». Pour rappel, en grec, le préfixe *méta* signifie le fait d'« aller au-delà, à côté de, entre ou avec », mais aussi la réflexion et le changement. Pour nous, la position « méta » nécessite de prendre de la distance avec ses propres représentations, de se décaler de son point de vue et de prendre du recul par rapport à son vécu, ses ressentis. Il s'agit pour le sujet de se regarder « de l'extérieur », comme s'il observait un autre. Dès lors, il peut adopter un point de vue plus distancié sur lui-même et le monde extérieur.

L'HUMOUR ET LA POSITION « MÉTA »

Penchons-nous à présent plus précisément sur le rôle de l'humour dans cette position « méta ». Freud (1927), dans son texte *L'humour*, écrivait : « À la différence du comique et de l'esprit, ou encore de l'ironie, qui visent à la satisfaction pulsionnelle érotique ou agressive et nécessitent pour ce faire la présence effective d'un tiers

réel pour pouvoir s'accomplir, il s'agit d'un processus de secondarisation strictement intrapsychique visant à l'économie : à savoir l'épargne d'affects pénibles (pitié, irritation, colère, souffrance, dégoût, attendrissement, horreur, etc.) que la situation devrait occasionner et dont l'énergie ainsi soustraite se trouve transformée en ce plaisir modéré, mais victorieux, loin de la décharge hilarante, qu'est le sourire d'humour. » Par le biais de l'humour, le patient se soustrait à des vécus de souffrance, il peut extérioriser et verbaliser des émotions et/ou affects, et accéder plus facilement à cette position « méta ». Les patients qui souffrent de psychose peuvent alors améliorer leur capacité autoreprésentative et donc leur relation à l'autre. Ils analysent mieux les enjeux interactionnels qui les lient à autrui.

Par ailleurs, l'humour peut permettre de repérer les difficultés du sujet à s'auto-observer et à accéder à une position « méta ». L'adresse du discours, les attitudes posturales, le regard, le repérage de ses propres vécus internes, sont autant d'indices pour déceler des difficultés à accéder à une position « méta ». Jouer, interpréter dans un scénario ce qui est né dans la vie fantasmatique pourrait dès lors permettre de repérer les éléments qui empêchent le patient d'accéder à une forme d'autoréflexivité, bien évidemment nécessaire pour permettre une prise de distance avec ses propres représentations et accéder à la position « méta ».

Freud différenciait trait d'esprit, comique et humour. Il reconnaissait aux trois formes le même effet libérateur



et voyait dans l'humour une sorte d'affirmation de soi : « *Le moi refuse de se laisser vexer, forcer de souffrir par les occasions provenant de la réalité, il maintient obstinément que les traumatismes du monde extérieur ne peuvent l'approcher, et même il montre que pour lui, ils ne sont que des facteurs occasionnant le gain de plaisir.* » (Freud, 1927). De ce fait, l'humour a « *quelque chose de grandiose et d'exaltant, choses qui ne se manifestent pas dans les deux autres sortes de gains de plaisir [le trait d'esprit et le comique [...]] Le grandiose réside manifestement dans le triomphe du narcissisme, dans l'invulnérabilité, victorieusement affirmée, du moi.* » (Freud, *Ibid.*).

PSYCHODRAME DE GROUPE

Durant trois ans, un dispositif de psychodrame psychanalytique de groupe est proposé aux patients de deux services de psychiatrie adulte du Centre hospitalier spécialisé Montperrin. Je le co-anime avec une infirmière. Ce groupe hebdomadaire, d'une heure et quart, semi-ouvert, accueille en moyenne cinq patients âgés de 22 à 53 ans. Qui sont-ils ?

- Guillaume est un jeune homme de 23 ans, diagnostiqué schizophrène paranoïde. Il est hospitalisé sous contrainte, après une grave décompensation psychotique qui l'a conduit à commettre un homicide. Il présente, à certains moments, des idées délirantes mégalomaniaques et mystiques, composées de scénarios persécutatoires, nourris notamment par des hallucinations auditives, vi-



Le grandiose réside manifestement dans le triomphe du narcissisme, dans l'invulnérabilité, victorieusement affirmée, du moi. » Freud

suelles et kinesthésiques. Il est hospitalisé depuis un an, au moment de son entrée dans le groupe.

- Ahmed a 25 ans. Diagnostiqué schizophrène dysthymique, il est hospitalisé sous contrainte depuis six mois lorsqu'il intègre le groupe, suite à l'apparition d'idées délirantes qui l'ont amené à un repli important à son domicile et à des passages à l'acte hétéro-agressifs. Il consomme parfois de l'alcool et des toxiques de façon importante.

- À 33 ans, Anaëlle est diagnostiquée schizophrène dysthymique. Elle est en hospitalisation libre depuis un mois au moment où elle intègre le groupe. Ses troubles sont apparus alors qu'elle avait une vingtaine d'années, ses hallucinations auditives, mais également ses délires, souvent de nature mystique, la poussent régulièrement à des passages à l'acte, comme lorsqu'elle a mis le feu dans une chambre au cours d'une précédente hospitalisation.

● Paul a 42 ans, il est diagnostiqué schizophrène paranoïde. Il est en hospitalisation libre, comme souvent. Cela fait deux mois qu'il est pris en charge dans le service au moment de son intégration dans le groupe. Érudit, ses connaissances ont souvent nourri ses formations délirantes le plus souvent à thématique mystique, le coupant de toute interaction avec le monde extérieur.

● Patrice a 60 ans et souffre de schizophrénie paranoïde. Il est en hospitalisation libre depuis un mois et demi au moment où il intègre le groupe. Comme Paul, il a vécu de nombreux séjours en psychiatrie, en lien avec des formations délirantes et des hallucinations auditives. Le décès de son frère il y a deux ans a considérablement aggravé ses symptômes.

À chaque début de séance, les règles suivantes sont énoncées :

- la libre association : chaque patient doit laisser venir ses pensées et les traduire en mots s'il le désire ;
- la discrétion et la confidentialité : ce qui est exprimé ou même ressenti dans le groupe appartient au groupe et ne doit pas être rapporté à l'extérieur ;
- l'anonymat : concernant la démarche de recherche, nous signifions aux patients que les données cliniques seront conservées dans l'anonymat ;

– le « faire comme si » : dans l'espace spécifique du jeu, chacun simule les actions ;

– la présence continue lors des séances : chacun reste jusqu'à la fin de la séance par respect pour le groupe.

Lors des séances, les patients sont accompagnés dans un processus qui doit leur permettre d'améliorer leur accès à la position « méta » grâce à l'utilisation de certaines techniques que nous allons développer, comme la mise en abyme, les indications complémentaires, le double et l'aparté.

LA TECHNIQUE DE MISE EN ABYME

Dans l'art, la mise en abyme désigne un enchâssement de récit dans un autre récit, d'une scène de théâtre dans une scène, d'un tableau dans un tableau... Au théâtre, ce procédé, appelé également le « théâtre dans le théâtre », est utilisé pour la première fois dans *The Spanish Tragedy* de Thomas Kyd, en 1589. Il est ensuite devenu familier pour les spectateurs et les dramaturges dans les années 1630. Une mise en abyme apparaît également dans *Six personnages en quête d'auteur* (Pirandello, 1921) et dans *Hamlet* (Shakespeare, 1603). Certaines des caractéristiques de cette technique se rapprochent de celle de l'inversion des rôles de Balint (1945) qui permet de se voir dans le jeu de





Dans chaque « jeu/je », viennent ainsi se loger des éléments de l'histoire de chacun. »

l'autre, et d'être ainsi confronté à des décalages (notons ici la polysémie du mot « jeu » ou « je »).

Utilisée dans le cadre de ma recherche, cette technique de la « mise en abyme » transposée à la folie permet aux participants du groupe de jouer des patients ou, plus précisément, à des « fous » de jouer des « fous ». Par un renversement des rôles, ils peuvent également jouer des soignants. En endossant des rôles très différents d'eux, mais très proches de situations qu'ils vivent au quotidien lors d'une hospitalisation, les patients schizophrènes expérimentent des affects et des émotions qui leur sont parfois totalement inconnus. Nous identifions à ce sujet une fonction cathartique des échanges, notamment lorsque l'humour se glisse dans les temps de jeu. Cela s'apparente à une sorte de pas de côté qui leur permet de développer leur position « méta » et d'améliorer ainsi la relation à l'autre.

Dans certains temps de jeu, les patients peuvent être amenés à interpréter la folie, à la mettre en scène par exemple dans une situation d'admission en psychiatrie. Nous repérons alors que cette occasion de jouer le vécu de l'hospitalisation leur permet d'accéder à une forme d'ipséité (connaissance de soi par soi, 1) (Ricoeur, 1990, p. 13), et d'auto-observation, sorte de prérequis nécessaires pour accéder à une position « méta ». Ce qui augmente *de facto* la réflexivité du sujet. En effet, les patients revivent leur propre situation (et les affects qui y sont liés) tout en étant en interaction avec d'autres (patients et/ou soignants). Le jeu permet de mettre en scène le non-symbolisé, lequel subit automatiquement des transformations dans un mouvement de coconstruction d'un scénario à plusieurs.

Dans chaque « jeu/je », viennent ainsi se loger des éléments de l'histoire de chacun. En jouant un rôle proche de son histoire personnelle, chaque patient peut se mettre à distance de son vécu, ce qui lui permet de s'observer lui-même. La mise en abyme permet ainsi de développer la capacité à se traiter comme un autre. Winnicott (1971, p. 90) précise : « Je donne une forme concrète à l'idée que je me fais du jeu en affirmant que le jeu a une place et un temps propres. Il n'est pas au-dedans, quel que soit le sens du mot... Il ne se situe pas non plus au-dehors, c'est-à-dire qu'il n'est pas une partie répudiée du monde, le non-moi, de ce monde que l'individu a décidé de reconnaître (...) comme étant véritablement au-dehors et échappant au contrôle magique. Pour contrôler ce qui est dehors, on

doit faire des choses, et non simplement penser ou désirer, et faire des choses, cela prend du temps. Jouer, c'est faire. » La mise en abyme permet donc d'accéder à une aire intermédiaire, où « soi » est traité et investi comme « étant un autre », confrontant ainsi l'individu au « miroir maternel » (Winnicott, 1971).

Instaurée dans un groupe, la technique peut faire circuler l'accès à la position « méta » dans l'appareil psychique groupal (Kaës, 2006). Les effets de renforcement de l'accès à cette position ne concernent en effet pas seulement celui qui participe au jeu, mais le groupe tout entier et chacun de ses membres individuellement.

LA TECHNIQUE DES INDICATIONS COMPLÉMENTAIRES

La technique des « indications complémentaires » (Moreno, 1965) a une fonction de relance du jeu et d'étayage des possibilités représentatives des patients. Le clinicien propose aux personnages une façon de s'exprimer ou d'agir, ce qui a pour effet d'améliorer l'expressivité verbale du sujet ou son interactivité motrice. Il suggère au patient une manière de jouer, de mettre en évidence un conflit ou encore un sentiment qui n'a pas été exprimé. Lorsqu'il le pense nécessaire, le clinicien peut également donner des indications complémentaires sur le jeu lui-même ou faire des propositions pour la « chute » recherchée. L'humour peut alors être un levier très efficace dans des situations conflictuelles, à condition que le groupe soit en mesure de l'expérimenter car il faut qu'une forme de « second degré » puisse s'instaurer. Les indications complémentaires visent donc à offrir au patient l'opportunité de prendre de la distance avec lui-même et le scénario dans lequel il est pris.

LA TECHNIQUE DU DOUBLE

Les patients psychotiques éprouvent souvent des difficultés à amorcer le jeu et à être dans une dynamique associative. C'est pourquoi nous avons souhaité que les thérapeutes se positionnent, à certains moments, en tant que « double » (Moreno, 1965), pour pouvoir non seulement relancer la dynamique de jeu, mais aussi l'étayer. La technique du double consiste à faire s'exprimer le non-dit, par l'intermédiaire d'un assistant ou un ego-auxiliaire. Le double est en identification avec le patient sur un plan affectif, mais également au niveau gestuel. Il n'intervient pas directement dans les échanges entre les personnages, mais exprime ce que le personnage ne peut mettre en mots, tout en laissant le scénario se dérouler. Grâce à ce positionnement et suivant les propositions du double, nous voulons augmenter l'interactivité motrice du sujet, son expressivité verbale et/ou son accordage affectif. La fonction réflexive du double est principalement induite par l'identification à ce dernier qu'elle va induire chez le patient. La technique permet de développer l'observation de soi dans le jeu.



En le faisant **se regarder sous un jour nouveau**, l'humour permet à Patrice de développer ses capacités autoréflexives. »

LA TECHNIQUE DE L'APARTÉ

La technique de l'aparté permet aux patients de s'exprimer et d'extérioriser plus facilement leurs ressentis au cours du jeu, ce qui améliore leur expressivité verbale et leur accordage affectif. Concrètement, cette technique consiste à marquer un arrêt dans le jeu afin que le sujet puisse s'exprimer sur ce qu'il vit. Lors de l'action, il lui est proposé de dire en aparté ce qu'il ressent, mais qu'il n'arrive pas à réaliser. Il verbalise alors ses pensées et exprime ses émotions à haute voix, en tournant la tête de côté, pour bien différencier ce qu'il dit dans l'action de ce qu'il pense à voix haute. En théorie, le partenaire de jeu n'est pas censé tenir compte de ses apartés.

SEUL ENSEMBLE

Lors des premières séances, Patrice semble en retrait. Il rougit facilement et se montre relativement inhibé. De plus, il paraît distant et en difficulté pour prendre la parole. Par moments, son attitude nous donne à voir sa souffrance dans son lien à l'autre, mais également son manque de capacités autoreprésentatives. Patrice est voûté et ses gestes sont peu tournés vers les autres membres du groupe. Il semble éprouver une certaine angoisse face à cette situation nouvelle.

Dans un premier scénario, Patrice joue un touriste qui cherche son chemin. Son visage n'exprime aucun affect, sa posture est fuyante et son regard hagard. Il manque d'adresse au niveau de son discours et les échanges de regard avec ses partenaires de jeu sont quasi absents.

Dans ces premiers temps, le groupe semble globalement vivre une certaine angoisse à être ensemble. Peu d'affects sont exprimés. Le début de séance est particulièrement marqué au niveau contre-transférentiel par le sentiment d'isolement de chacun des membres du groupe. Rapidement, nous repérons que le thème de la maladie mentale apparaît en particulier à travers les propos de Patrice : « *Vous avez tous une pathologie alors ?* » S'ensuivent des rires gênés puis un silence.

Suite à ce premier scénario, Paul évoque la chose suivante : « *Des fois j'ai envie de voir personne.* » Puis, après plusieurs propositions morcelées, apparaît une thématique



conflictuelle qu'il s'agit d'explorer dans le second scénario de la séance. La question de la rencontre est au centre, comme pour le premier scénario, et fait à nouveau écho aux prémisses de la rencontre vécue dans la dynamique groupale. Ce sera donc l'histoire d'un couple de touristes (joué par Anaëlle et Paul), qui demande son chemin à un ivrogne (joué par Ahmed). Nous repérons que les patients investissent difficilement le jeu, en particulier Patrice.

S'IDENTIFIER ET SE VOIR

Une semaine plus tard, une nouvelle séance commence et les participants expriment un sentiment de vide et de fatigue. Au niveau contre-transférentiel, nous ressentons une certaine lassitude, voire des affects dépressifs. Guillaume, l'air perdu, propose : « *On pourrait jouer une sieste...* » Paul bâille bruyamment, comme s'il était ailleurs. Ahmed ajoute : « *Moi je viens de me réveiller.* » Guillaume reprend : « *Je ne sais pas quoi dire, j'ai rien dans la tête.* » Après un silence, Ahmed ajoute : « *Moi j'ai envie de jouer les vacances.* » J'interviens : « *Qu'est-ce qui pourrait être*



BIBLIOGRAPHIE

- Sigmund Freud 1927. *L'humour*, Œuvres complètes de Freud. Psychanalyse XVIII, 133-140, Paris, Puf, 1994.
- René Kaës (2006). *En quoi consiste le travail psychanalytique en situation de groupe ?* Revue de Psychothérapie Psychanalytique de Groupe, 46, 9-25.
- Jacob Levy Moreno (1965). *Psychothérapie de groupe et psychodrame*. Paris, Puf.
- Chady PrévotEAU (2016). *La position « méta » dans la schizophrénie en situation de groupe thérapeutique*. Thèse, Université d'Aix-Marseille.
- Paul Ricoeur (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil.
- Shakespeare William (1991). *Hamlet*. Paris : Broché.
- Donald Woods Winnicott (1971). *Jeu et réalité. L'espace potentiel*. Paris : Gallimard, 1975.

exploré à travers un scénario de vacances ? » Est proposée une scène dans une maison de campagne, où des amis de longue date se retrouvent.

Je décide de jouer le rôle de la propriétaire de cette maison. J'attends deux amis, interprétés par Ahmed et Guillaume. Patrice joue le rôle d'un autre ami, invité-surprise (prénomé Michel dans le jeu).

Nous repérons lors du début du scénario que Patrice est particulièrement inhibé pour s'exprimer et être dans l'échange verbal. Il entre dans le jeu avec un air gêné et une voix bredouillante. Quand je lui souhaite la bienvenue, il bredouille : « Ah..., euh..., oui, je fais rien de spécial... »

Ma collègue infirmière utilise à ce moment-là la technique de l'aparté, en s'adressant à Patrice-Michel : « Nous allons faire un arrêt dans le jeu, pour que Michel puisse exprimer ce qu'il ressent, ses émotions et autres, en tournant la tête de côté. » Ce à quoi Patrice répond : « Bah je me sens là et pas là à la fois. Je crois, je suis... ému. Revoir les uns, les autres... Des souvenirs aussi qui reviennent. Ça touche et ça fait mal. »

L'humour surgit alors dans le groupe à ce moment précis, comme si cela venait apaiser leurs souffrances, leurs silences et leurs angoisses massives. Patrice se met à s'amuser et à amuser les autres. Il tourne en dérision la situation en la montrant sous un autre angle : étant écrivain dans le scénario, il évoque son incapacité à écrire dans des termes drôles et avec un certain recul. Ahmed et Guillaume se prennent à ce nouveau jeu et rient à leur tour de la situation, comme si chacun regardait la scène de l'extérieur. Patrice, pour en arriver à ce trait d'humour, semble être allé chercher en lui une forme de contradiction. C'est comme s'il tournait sa manière de se conduire en dérision, tout en faisant en sorte que les autres puissent non seulement en être témoins, mais également en rire avec lui. Pour se développer, le trait d'humour nécessite une part d'identification à un autre. Le groupe renforce ainsi sa position « méta » grâce à ce trait d'humour qui potentialise les capacités auto-observatrices de chacun. En surgissant dans la scène, l'humour permet de rire de ce qui faisait souffrance : le vide, l'isolement de chacun des membres du groupe, leurs difficultés à prendre la parole et à être dans l'échange. Une alliance groupale apparaît pour la première fois.

Dans ce groupe, l'humour de Patrice prend la forme d'une interaction pulsionnelle et libératrice, mais, par l'écho qu'il provoque en chacun, il permet également une prise de distance du patient avec lui-même, avec ses propres vécus, ses émotions et/ou affects. En le faisant se regarder sous un jour nouveau, l'humour permet à Patrice de développer ses capacités autoréflexives.

Ce faisant, Patrice prend de l'assurance et semble de plus en plus en capacité de s'autoreprésenter : il gagne en verticalité et se redresse physiquement. Il est maintenant davantage tourné vers les autres membres du groupe. Il peut également prendre la parole dans ce temps de jeu avec moins d'inhibition.

CONCLUSION

Dans le cadre d'un dispositif de psychodrame psychanalytique de groupe, à travers le vécu de Patrice, nous avons pu repérer que l'humour pouvait être un bon indicateur de l'accès à la position « méta ». De plus, nous avons observé qu'à partir du moment où l'un des patients fait preuve d'humour, les autres membres de ce groupe améliorent leurs capacités représentationnelles et interactionnelles.

(1) D'après le *Trésor de la langue française* sur Internet, l'ipseité désigne ce qui fait qu'une personne, par des caractères strictement individuels, est non réductible à une autre. Le philosophe Paul Ricoeur a exploré dans ses travaux la notion d'identité, qui comporte selon lui une double face, l'« identité-idem » désignant ce qui permet d'identifier un individu dans ce qu'il est semblable, et la seconde l'« identité-ipse » qui désigne l'identité réflexive.

*« L'humour
est la politesse
du désespoir. »*

(Chris Marker*)

*Et non pas Boris Vian (cf. Dominique Noguez, *La Véritable origine des plus beaux aphorismes*)

Question de survie

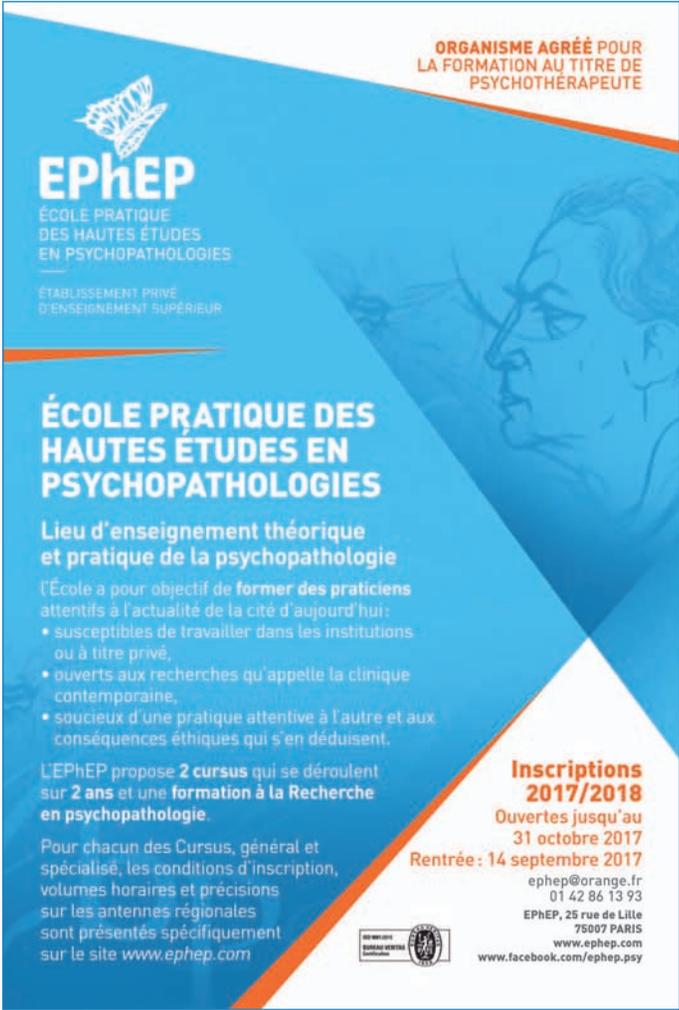
Depuis que j'ai intégré cette équipe de travail, l'humour fait partie intégrante de mon quotidien. Il anime les moments de convivialité. C'est essentiel. Une bonne ambiance de travail favorise la bienveillance entre collègues. Ces moments de décharge émotionnelle sans filtre sont bénéfiques et nécessaires.

Mais son usage va plus loin. Il est tout d'abord un bon moyen de mettre les choses à distance lorsque les situations deviennent lourdes, sans pour autant être dans la moquerie. Il est un de ces outils qui nous permettent de continuer ce travail quotidien, parfois violent. Il est aussi un outil à utiliser sans modération lors de réunions de service lourdes et parfois déshumanisantes. Eh oui, quand on apprend que tout s'informatise, alors que nos publics ne sont pas prêts ? Que dire, que faire, hormis utiliser l'auto-

dérision, afin de ne pas trop s'énerver. Il permet aussi de faire passer des messages sans engendrer la fermeture de notre interlocuteur (et aussi avec la hiérarchie !).

À mon sens, il faut du temps et de l'expérience avant de l'intégrer au sein de nos accompagnements. Et pourtant, il est si élevé pour les usagers mais aussi pour nous en tant que professionnels. Il m'a permis d'identifier de nombreux traits de mon identité professionnelle et il aura rendu un peu plus léger, les entretiens qui le nécessitaient.

Nous retrouvons aussi le rire et l'humour dans le cadre des réunions et des actions collectives, il est fédérateur du groupe. Des sujets parfois pesants arrivent à être exploités par ce moyen et de façon bénéfique. Alors oui, il peut être apparenté à un mécanisme de défense, mais tout humain en utilise de façon quotidienne, et tant qu'il est bénéfique, pourquoi s'en priver ?



ORGANISME AGRÉÉ POUR LA FORMATION AU TITRE DE PSYCHOTHERAPEUTE

EPHEP
ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES EN PSYCHOPATHOLOGIES
ÉTABLISSEMENT PRIVÉ D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES EN PSYCHOPATHOLOGIES

Lieu d'enseignement théorique et pratique de la psychopathologie

l'École a pour objectif de **former des praticiens** attentifs à l'actualité de la cité d'aujourd'hui :

- susceptibles de travailler dans les institutions ou à titre privé,
- ouverts aux recherches qu'appelle la clinique contemporaine,
- soucieux d'une pratique attentive à l'autre et aux conséquences éthiques qui s'en déduisent.

L'EPHEP propose **2 cursus** qui se déroulent sur **2 ans** et une **formation à la Recherche en psychopathologie**.

Pour chacun des Cursus, général et spécialisé, les conditions d'inscription, volumes horaires et précisions sur les antennes régionales sont présentés spécifiquement sur le site www.ephep.com

Inscriptions 2017/2018
Ouvertes jusqu'au **31 octobre 2017**
Rentrée : **14 septembre 2017**

ephep@orange.fr
01 42 86 13 93
EPHEP, 25 rue de Lille
75007 PARIS
www.ephep.com
www.facebook.com/ephep.psy



Je n'envisage plus l'exercice de ma profession sans **cette petite touche de rire et d'humour** au sein de mon équipe.»

Je ne saurais dire s'il permet de perdurer plus longtemps dans le milieu de l'humain, mais en tout cas il représente le carburant de mon moteur, me permettant d'aller travailler tous les matins. La société dans laquelle nous évoluons a besoin d'humour. Je n'envisage plus l'exercice de ma profession sans cette petite touche de rire et d'humour au sein de mon équipe et de la parsemer de façon délicate au sein de mes accompagnements. ●

De quel droit ?

Le rire, l'humour, ont-ils leur place lorsque l'on accompagne des personnes parfois en grande détresse ou dans des moments critiques de leur existence ? Voilà la question que je me pose depuis douze ans que je suis au service des différents publics, d'abord en EPHAD, en centre social, ensuite en foyer de vie ; et aujourd'hui au sein de l'Association des paralysés de France d'Epinal.

Ce qui semble mettre frein au droit de rire dans le contexte de l'accompagnement social et éducatif, au vu des parcours de vie rencontrés, est qu'il pourrait s'apparenter à de la moquerie ou de la minimisation du problème ou de la personne. La première question à se poser n'est pas : peut-on rire ? mais, comment rire ? Pour ma part je pense que le premier trait d'humour doit se tourner vers soi-même (le soignant, l'accompagnateur) afin de se mettre à la portée de la personne ou dissiper une appréhension ; un soignant qui paraît jovial et non imbu de sa personne est, de fait, plus abordable. Le rire a

tout d'abord une fonction socialisante. Ensuite, lorsque la relation est plus installée, l'humour a pour moi valeur de médiation entre la personne, le sujet (problème divers, projet quelconque, etc.) et ma personne. C'est une façon d'aborder sans heurt et sans douleur (en tout cas le moins possible) tous les aspects de la vie. Une relation trop empreinte de propos moralisateurs, et visant à rappeler le rôle de chacun en toute circonstance, est contre-productive car elle installe un rapport presque hiérarchique, peu propice à une confiance effective et productive. Le rire est là pour estomper cette barrière entre l'accompagnant et l'accompagné ; tout en gardant évidemment la distance nécessaire à une relation professionnelle et saine. L'humour doit absolument être utilisé, mais de manière juste et intelligente.

Enfin, je pense que le rire est un rempart contre les difficultés quotidiennes auxquelles chacun doit faire face. Il permet de donner du cœur à l'ouvrage et surtout de donner un sens profond aux métiers de l'accompagnement social. En ces temps de manque de moyens humains et financiers, il n'est pas le premier mais doit être un but en soi. Nous devons avoir pour ambition d'apporter joie et bonne humeur aux personnes que nous suivons, à partir de là tout est possible... Ainsi, le rire peut être une arme, un moyen ou un but. Il est pour moi d'abord et avant tout la juste mesure de la relation sociale. Et si le rire et l'humour doivent amener à être heureux, je citerais Jacques Prévert : « *Il faudrait être heureux, ne serait-ce que pour donner l'exemple.* » ●



En ces temps de manque de moyens humains et financiers, **le rire doit être un but en soi.**



26^e Journées Nationales d'Études de l'ANPF
Nancy 21 & 22 septembre 2017

Je t'aime de tout mon «Care»

Engagement affectif et « bonnes pratiques » en accueil familial

Avec la participation de : Fabienne QUIRIAU, Laurette DETRY, Gilles SERAPHIN, Anne OUI, Philippe GABERAN, Michel CHAUVIÈRE, Laurie LAUFER, Serge ESCOTS, Xavier MOYA-PLANA, Roland JANVIER et de nombreux témoignages professionnels.

Programme et inscriptions : <http://www.anpf-asso.org>

Pour plus de renseignements : 01 42 80 21 21 ou anpf@anpf-asso.org

UN TOIT C'EST LA LOI



DAL est né en 1990. Depuis, des dizaines de milliers de familles ont été logées, des droits ont été conquis!

Mais le combat des mal logés et des sans logis pour le droit à un toit stable et décent n'est pas encore achevé...

**POUR AGIR
OU POUR SOUTENIR,
À PARIS COMME EN RÉGION :**

DAL Fédération

29 av. Ledru-Rollin - 75012 Paris

01 40 27 92 98

www.droitaulogement.org

Chèques à l'ordre de «DAL»



W O I

N I

A

L

Subversion, et désacralisation

« **O**ù il n'y a pas d'humour, il n'y a pas d'humanité » disait Eugène Ionesco. À l'heure de tous les dangers et d'un vrai malaise identitaire chez les travailleurs sociaux, je reste intimement persuadé que l'humour et ses vertus pourront nous sauver. Outil de mise à distance ou de régulation sociale, objet de symbolisation et d'abstraction, véritable support de communication, ne pourrait-on pas théoriser un peu sérieusement (et sans se prendre trop au sérieux) sur la notion d'« humour professionnel » ?

Nous sauver de quoi ? De la décadence, de l'appauvrissement de la pensée, de nos propres failles. C'est l'humour qui nous sauvera, nous, pauvres travailleurs sociaux malmenés. L'autodérision, plus exactement. Oui, cette notion qui consiste à se moquer de soi-même avant que quelqu'un ne le fasse à votre place. À l'heure où l'action sociale est déjà la risée de nombreux détracteurs, quoi de mieux que de s'emparer d'emblée des clichés inhérents à nos pratiques pour leur tordre le cou ? Alors disons-le une bonne fois pour toutes, les travailleurs sociaux sont des fainéants, des gauchos contestataires improductifs ou des moulins à vent. Une fois que c'est dit, on peut réfléchir un peu plus en profondeur sur le sens de nos métiers.

Si certains hommes politiques avaient cette compétence de l'autodérision, sans se soustraire à la loi, nous passerions plus de temps aujourd'hui à questionner le sens de leur action plutôt que de tergiverser sur des questions de forme.

Certes, « *vouloir définir l'humour, c'est déjà prendre le risque d'en manquer* » (Guy Bedos). Et Sigmund Freud le définissait déjà comme quelque chose de « *libérateur, sublime et élevé* ». Les bénéfices du rire sont multidimensionnels : physiques, psychologiques, sociaux ou cognitifs... L'humour permet ce pas de côté nécessaire à une forme d'étonnement philosophique. Le philosophe et

clown Yves Cusset en a parfaitement analysé les enjeux réflexifs. De même, pour l'écrivain et psychanalyste Daniel Sibony, l'humour permet de situer le léger ou le grave dans un entre-deux accessible. Selon lui, accéder à l'humour, c'est accepter l'idée d'une identité incertaine, réinterroger les évidences, bousculer les conventions, changer les regards. Ces enjeux sont d'autant plus importants dans le travail social qu'ils permettent une forme de structuration pour les personnes accompagnées comme pour les professionnels.

L'HUMOUR, POUR QUI, POUR QUOI ?

Combien de conflits désamorçés grâce à l'usage de l'humour ? Quel autre outil a cette capacité altruiste de favoriser des changements d'attitudes sans perdre la face ? Qu'est ce qui permet, mieux que l'humour, de nommer l'innommable, de résister, de sortir d'un cadre ? L'humour a intrinsèquement une qualité fonctionnelle essentielle : en tant qu'outil de communication, outil de protection, outil de subversion, outil alternatif, il a une intelligence tout à fait particulière dans le cadre d'un usage professionnel. D'ailleurs, le rire est désormais utilisé à des fins thérapeutiques. Ce n'est peut-être pas un hasard. La dédramatisation des situations par l'humour est une manière de décentrer le sujet de son mal-être pour le conduire sur un terrain d'expression moins douloureux.

Il est indispensable de prendre le rire au sérieux ! Rire de situations incongrues, cultiver la culture du « clash » avec des jeunes du quartier, faire un bon jeu de mots dans une famille... Tout est prétexte à créer du lien social. Tout est question d'équilibre et d'opportunité pour le travailleur social. Le rire n'est pas la moquerie. Il peut déranger, mais ne doit jamais humilier.

AUTODÉRISION ET TRAVAIL SOCIAL

Même l'humour noir, souvent assez apprécié des travailleurs sociaux, a une fonction subversive et de désacralisation de sujets tabous ou graves. Rappelez-vous cette histoire, reprise par Freud, de cet homme condamné à mort et qui, à l'aube de son exécution un lundi matin, dit à ses bourreaux : « *La semaine commence bien.* » La blague la plus « crade » que j'ai pu entendre sur le handicap m'a été soumise par une personne tétraplégique elle-



Un pas de côté
nécessaire à **une forme
d'étonnement
philosophique.** »



même : « Tu connais la différence entre un tétraplégique et un spaghetti?... Ben le spaghetti, il bouge lui au moins quand tu le sucés. » Si c'est moi qui raconte cette blague à des personnes non averties, je suis à peu près assuré de réactions indignées. Si c'est la personne handicapée qui la raconte, la blague prend alors une dimension particulièrement respectable. Cela pose clairement la question de la légitimité.

L'humour a également cette fonction de mise à distance de l'angoisse, de dépassement. Il s'agit bien pour le travailleur social d'une véritable stratégie de communication. Lorsque Coluche s'exclame « la hausse du pétrole entraîne des inquiétudes chez les handicapés moteurs », le travailleur social s'esclaffe, non pas au détriment des personnes concernées mais au sujet d'un fait de société. L'humour peut choquer, déranger. Il a cependant une vraie fonction sociale.

Cette capacité à rire de tout est d'autant plus acceptable quand le travailleur social est capable d'auto-dérision. C'est la fonction du pull miteux de l'éduc barbu dessiné par Jihlo. Se moquer de sa propre chaussette trouée lorsqu'on se déchausse en entrant dans une famille, c'est donner à voir une part d'humanité accessible, rendre le lien possible, quand bien même l'objet de la visite initiale ne soit pas des plus drôles. Rire de soi dans

sa pratique, c'est favoriser la nécessaire humilité qui peut faire défaut dans nos tentations de « toute-puissance » professionnelle au quotidien.

L'humour a beaucoup d'autres fonctions : mécanisme de défense, régulateur d'émotions, effet catharsis, chef d'orchestre des relations sociales, facteur de cohésion, objet de réflexion, outil de contestation... Ce n'est pas pour autant qu'il n'a pas de limites, la principale étant celle d'une utilisation inappropriée ou systématique. Le travailleur social doit apprendre l'intelligence du rire.

« S'il est vrai que l'humour est la politesse du désespoir, s'il est vrai que le rire, sacrilège blasphématoire que les bigots de toutes les chapelles taxent de vulgarité et de mauvais goût, s'il est vrai que ce rire là peut désacraliser la bêtise, exorciser les chagrins véritables et fustiger les angoisses mortelles, alors, oui, on peut rire de tout, on doit rire de tout. De la guerre, de la misère et de la mort. Au reste, est-ce qu'elle se gêne, elle, la mort, pour se rire de nous ? Est-ce qu'elle ne pratique pas l'humour noir, elle, la mort ? » (Pierre Desproges).

Laissez-vous amuser, bousculer, interroger, piquer. Dérangez vos pratiques. Faites confiance au pouvoir du drôle ou du ridicule dans la relation éducative, dans la capacité de l'autre à saisir ce qu'on appelle (ce n'est pas pour rien) « le sens de l'humour ». ●

Écouter le clown en soi

Formatrice depuis quelques années auprès de travailleurs sociaux, j'ai pu expérimenter, observer, comprendre, entendre ce que le personnage du clown-théâtre pouvait leur offrir. J'avais l'intuition, pour l'avoir vécu moi-même, que ce travail spécifique d'acteur était particulièrement riche et fructueux pour les personnes exerçant un métier de relation.

À travers mon parcours professionnel, d'éducatrice puis de formatrice, associé en parallèle à une pratique d'actrice-clown toujours présente, j'ai pu mesurer les effets de ce travail et peut-être encore plus de ce personnage ! Avec lui, un autre regard sur le monde est possible, qui peut même aller jusqu'à transformer notre façon d'être à ce monde et d'agir dans un contexte donné.

SE CENTRER POUR MIEUX SE DÉCALER ET JOUER

L'éducateur *comme l'acteur improvisateur clown* doit s'adapter à des situations complexes, des événements impromptus, des provocations, des crises... Il traverse des états variés, parfois extrêmes.

Or le clown est sensible, humain, empathique, il a un regard réflexif sur ce qu'il vit dans l'instant : il vit et se regarde vivre en même temps. C'est en étant au plus près de soi que nous pouvons le mieux nous décaler, grâce au jeu et à ce regard sur nous-mêmes (non jugeant !). La concentration peut conduire à la décentration. Pour exemple, je sens la colère monter en moi, je la reconnais, je l'accepte, je m'aperçois qu'elle ne me submerge pas, je vais pouvoir

la détacher de moi, et peut-être même m'en amuser. Ainsi, *l'état de jeu* de clown, peut nous entraîner à transformer notre regard et contribuer à dédramatiser une situation...

Je me souviens de mes premiers pas de clown, de mes premiers passages en improvisation, avec ce vide devant moi : « *Qu'est-ce que je vais faire ? Comment je vais être ? Comment les autres vont-ils me voir ?* » avant de parvenir à « *j'ai eu du plaisir* », « *j'ai joué sans me demander ce que j'allais faire* », « *ça venait tout seul, ça coulait de source*. »

Je me souviens de mes premiers pas d'éducatrice : « *Comment ça va se passer ? Comment je vais être ?* »

J'avais le trac... comme avant une improvisation en clown-théâtre ; je pose l'hypothèse que passer par cette expérience de clown-théâtre permet au travailleur social de sortir du « *être professionnel avant tout* », de faire un pas de côté, remplaçant l'humain au coeur du processus éducatif et donnant la liberté de sortir des phénomènes de répétition. Remettre du *vivant* pour se détacher de la situation, pouvoir reconnaître ses émotions, ses erreurs, ses incertitudes, accepter de se fourvoyer, de ne pas savoir... en jouer et en rire même peut-être... être tout simplement *dans* la relation.



Remettre du *vivant*
pour se détacher
de la situation. »



Deux stagiaires en formation font une improvisation.

J'ouvre la porte du foyer, comme le clown ouvre la porte pour entrer en scène, en laissant suffisamment de temps et d'espace à ce qui peut arriver.

L'ÉDUCATEUR, COMME LE CLOWN, VIT DANS L'INSTANT

Comme dans « *l'impro clown* », je ne peux pas entrer avec mon scénario tout bien, tout beau. Bien sûr, je peux avoir en tête quelques idées, quelques pistes à suivre, mais comme dans l'impro, je ne peux pas tout prévoir...

C'est en nous rendant disponible *dans l'instant* que nous pouvons nous décaler de notre réalité professionnelle, avec ses objectifs à atteindre et ses exigences de résultat : c'est recevoir avant de donner, accuser réception avant de renvoyer. C'est humaniser la relation avant de la « professionnaliser », dans une authenticité mesurée.

Une personne âgée en maison de retraite déprime : elle est en fin de vie, elle ne sort plus de sa chambre, voire de son lit... Côté professionnel on lui dit : « *Accrochez-vous ;*

le peu qu' il vous reste à vivre, ça vaut le coup ! » Le clown arrive et voit la personne ; c'est l'hiver, il y a de la neige dehors. Il lui dit : *« Je vais aller vous chercher de la neige, comme ça vous pourrez la toucher... »* La personne sourit.

C'est simple, ça ne réclame aucun matériel, c'est juste prendre le temps de regarder autour de soi et d'écouter comment l'état de la personne résonne en soi. Cela apporte une légèreté pour la personne accompagnée et le professionnel. Beaucoup de professionnels ont envie de ça sans toujours oser le faire : la pression du temps et de la multitude de tâches à faire dans la journée!!!

Le travail du clown ouvre un espace de jeu particulier, dans le sens où ce personnage appelle à une disponibilité

maximale à tout ce qui peut advenir en provenance de soi-même, de l'autre, comme de tout ce qui l'entoure, y compris son public. Cette disponibilité demande elle-même un profond engagement de l'acteur et donc de la personne qui fait vivre l'acteur, qui lui-même fait vivre le personnage.

Associée à la disponibilité, une adhésion active au jeu va permettre d'accéder au *« je ne sais pas ce qui va se passer »* en l'acceptant, sans panique, dans un rapport à l'inconnu le plus détendu possible.

Dans un foyer, une éducatrice a rendez-vous avec une jeune fille pour son orientation professionnelle, rien de plus sérieusement éducatif ! Or, cette jeune demoiselle ne vient pas... elle est tranquillement installée devant la télé. L' éducatrice est perplexe : que faire ? Eteindre la télé ? Rappeler le rendez-vous à la jeune fille ? Lui dire qu' elle l' attend de pied ferme ? Qu' elle pourrait « se bouger » si elle veut s' en sortir dans la vie ?... L' éducatrice prend le temps, respire, se détend intérieurement, reconnaît qu' elle ne sait pas quoi faire, avec toutes ces questions dans la tête... et à sa grande surprise, tout à coup, cette jeune fille se lève, éteint la télé et lui dit : « Tu voulais me voir ? ».

C'est en laissant un espace-temps disponible en acceptant en toute simplicité d'être démunie et en prenant le temps de vivre cet état, sans être envahie, que l'éducatrice permet à la jeune fille de s'emparer de cet espace et de se situer dans la relation.

Donner à l'autre une place de sujet, en lui ouvrant un espace de parole, d'expression, et accepter de recevoir de lui, dans un échange, une communication réciproque : donner et recevoir comme dans une improvisation clown où le jeu ne peut se construire qu'avec les différents protagonistes, dans une interaction vivante faite d'observation et d'écoute. C'est à travers le jeu que le « je » émerge et que la personne accompagnée s'approprie un espace qui lui permettra de s'approprier (ou de se réapproprier) sa vie. De là, de cet espace intermédiaire, au jeu partagé, à la créativité, il n'y a qu'un pas ! (merci D.W. Winnicott!) ●

Compagnie de clown-théâtre créée en 1980 par Anne-Marie Bernard, Jean-Bernard Bonange et Bertil Sylvander dans la région de Toulouse, le Bataclown est devenu la compagnie pionnière du *Clown d'intervention sociale* et l'une des principales écoles de clown en France :

▼ Les *Clownanalystes du Bataclown* sont bien connus dans les congrès et colloques des professionnels du travail social (mais aussi de l'éducation, de la santé, de la vie citoyenne...). Avec eux, l'humour et le jeu symbolique ont une fonction de miroir révélateur pertinent et impertinent.

▼ Les stages *À la découverte de son propre clown* du Bataclown, qui ont toujours attiré les travailleurs sociaux, correspondent à une activité d'expression, d'improvisation et de développement personnel par le jeu de clown, depuis l'initiation jusqu'à la création artistique et l'intervention sociale. Dans les institutions, en formation initiale ou en formation continue "intra", l'expérience du travail du clown a soutenu de multiples sessions sur le corps et le jeu, l'humour et la relation, l'empathie et l'accompagnement (IRTS, PJJ, etc.).

Bataclown • La Robin • 32220 Lombez



Rosalie et Pissenlit



Vidéo Les Bataclowns en action



www.bataclown.com • 05 62 62 46 78 • production@bataclown.com

Un outil éducatif

MAXIME reproche souvent à son éducateur de ne jamais l'emmener chez Mac Do. Ce dernier lui promet alors de faire cet effort, si de son côté il réussit à tenir sa scolarité jusqu'à la fin de l'année. Maxime s'est fait exclure d'une MFR (Maison familiale rurale) il y a deux ans et d'une autre MFR, l'année passée. Il l'a promis: cette fois, il sera sage. Patatras, au mois de mai, un conseil de discipline décide de son exclusion. La réaction est un tantinet blasée: *« Je suis sensible à ton sens du sacrifice. Tu as préféré mettre en échec ta scolarité, plutôt que de contraindre ton éducateur à t'emmener au Mac Do, sachant combien cela lui faisait horreur. »*

Karim a tout mis en échec: foyer d'adolescents (agression d'éducateurs), scolarité (présent deux jours, depuis la rentrée), famille d'accueil (assistante familiale en arrêt de travail). Quand son éducateur lui propose un séjour de rupture en Afrique, il refuse en prétextant ne pas vouloir être kidnappé par des intégristes. La réponse, cinglante, ne se fit pas attendre: *« Mon pauvre Karim, si tu devais être enlevé par des islamistes, ils se précipiteraient pour nous demander combien ils doivent nous payer pour te récupérer, tellement tu te montres insupportable partout où tu passes! »*

Guillaume et sa mère s'appliquent à s'entre-déchirer, quand l'éducateur leur rend visite. Excédé, celui-ci se promet de réagir au prochain rendez-vous, en les provoquant. À peine assis, il leur déclare: *« J'espère que la représentation sera de qualité, aujourd'hui. »* Déstabilisés, les deux acteurs commencent néanmoins la partie. Et l'éducateur d'interrompre très vite l'engagement: *« Non, Guillaume, tu m'as habitué à mieux. La dernière fois, tu insultais ta mère avec beaucoup plus de conviction. Fais un effort, s'il te plait. »*

L'humour peut être mal vécu, quand il est perçu comme une moquerie ou du cynisme cherchant à rabaisser ou à blesser. Il est donc toujours à manier avec prudence, pouvant dérapier et se retourner contre son auteur. D'autant que ce qui passe bien un jour peut être très mal perçu à un autre moment. Pourtant, s'il accompagne un indéfectible engagement et un respect absolu de l'intervenant, une importante proximité et une forte confiance réciproque tissées au cours du temps, alors la plaisanterie ou le mot d'esprit ne sont pas vus comme de la cruauté ou de la méchanceté, mais comme un pas de côté. Ici, la relation perdura des mois, voire des années, cet épisode se tricotant à bien d'autres registres. ●



L'humour de Jacques Trémintin

*« L'humour
ne se résigne pas,
il défie. »*

Sigmund Freud

Plaisir gratuit

DONC, VOUS ÊTES EN DÉPRESSION suite à un licenciement qui a précipité la perte de votre logement juste après qu'on vous ait diagnostiqué un cancer du pancréas...



Une musique de CAF redondante ? Un tableau des ressources du dossier de CMU que l'on a envie de refermer page 5 ? Un dossier HLM à remplir en CAPITALES sous peine de le recevoir à nouveau ? Au croisement entre les usagers et ce monde administratif où tout semble compliqué, il y a les travailleurs sociaux. Les émotions possibles face à cette barrière si abrupte : la colère, la tristesse, le dégoût ou le rire. La légèreté est de mise dans cette frontière.

Soyons honnêtes, le système ne va pas nous attendre pour changer, c'est à nous de sortir la carte joker de la dérision pour mieux le maîtriser. À mon sens, cette carte permet de faire tomber bien des barrières et particulièrement dans le domaine du soin.



Lorsque nous rions,
nous sécrétons
des endorphines
et de la dopamine.»

Je suis conseillère ESF en centre de soins, d'accompagnement et de prévention en addictologie. Une de mes missions est d'intervenir sur les conséquences sociales liées à la conduite addictive (passive ou active) de la personne. Dès la salle d'attente, les premiers regards sont bien souvent chargés de souffrance et d'appréhension. L'humour est à doser avec prudence. Lorsque nous rions, nous sécrétons des endorphines et de la dopamine : les hormones du bien-être. Quoi de mieux que d'amener du plaisir en utilisant le même circuit que celui des produits psychoactifs et de surcroît sans répercussions négatives ? C'est gratuit, à double sens puisque cela impacte autant l'utilisateur que nous même. Le sourire est un des meilleurs indicateurs pour mesurer la qualité de la teneur d'un entretien.

En commençant sur une émotion positive, il nous met chacun en condition face à la lourdeur des démarches qui s'annoncent. Un environnement animé qui favorise la mobilisation des compétences personnelles.

Les musiques d'attente et les dossiers seront toujours les mêmes, ce sont les interactions positives qui se créent autour de ceux-ci qui amènent du sens et de la dédramatisation dans l'accompagnement. ●

Insupportable...

Ames débuts d'éducatrice, en centre d'accueil de jour, je me suis retrouvée face à une situation explosive. Deux usagers se querellaient et menaçaient de se battre. Effet de contagion, leurs cris ont perturbé le reste du groupe. Certains, angoissés par cette ambiance, se sont mis à crier à leur tour, d'autres à pleurer et quelques-uns, paniqués, se sont isolés. J'étais seule avec ce groupe d'une vingtaine d'adultes. Je n'arrivais pas à les calmer. Ils étaient trop nombreux. Je ne savais pas quoi faire. La seule solution qui m'est apparue a été de les faire rire. J'ai alors décidé de faire danser le groupe et d'utiliser des pitreries clownesques pour y parvenir. J'ai mis une musique festive et je me suis mise à danser de manière burlesque. Cela les a tous surpris. Puis, quelques-uns se sont prêtés au jeu et se sont mis à danser avec moi. Les plus récalcitrants n'ont pas résisté longtemps et nous ont rejoints. Les angoisses, les larmes et les cris ont laissé la place au rire, à la joie et à la bonne humeur. La situation s'est désamorcée aussi vite qu'elle avait commencé. Il n'y a pas eu de bagarre ni de drame. Bien au contraire, la fin de la journée s'est déroulée dans une bonne entente avec des sourires sur tous les visages.

Dans un tout autre contexte, en réunion d'équipe et donc entre professionnels, nous utilisons très souvent l'humour au sujet de situations qui nous semblent co-

casses. Un jour, une personne déficiente psychique s'est mise dans une colère noire après que son éducatrice lui ait expliqué qu'elle ne pouvait plus avoir d'enfant du fait de son âge. Dans son énervement, elle lui a claqué la porte au nez et lui a crié : « *C'est pas grave, je ferai un enfant quand même !* » Lorsque notre collègue nous a rapporté cette discussion, elle a surjoué la scène. Cela a provoqué l'hilarité. En réalité, il n'y a rien de drôle à cela. Cette phrase, au premier abord si cocasse du fait de son paradoxe, est l'expression d'une grande souffrance de la personne.

Alors, pourquoi en rire ? Parce que la réalité de la personne nous est compliquée à vivre. Elle désire ce qu'elle ne peut pas avoir et elle n'est pas en mesure de comprendre pourquoi. Nous ressentons sa peine et sa colère. Et, au fond, nous ne savons pas quoi faire. Nous nous sentons impuissants. Rire nous permet simplement de supporter l'insupportable.

Dans ce cas-là nous ne pouvons plus exercer correctement notre accompagnement auprès des personnes car nous ne mesurons plus l'importance de leurs paroles, de leurs émotions, de leurs ressentis. Nous banalisons les situations. Nous ne nous apercevons plus que nous rions les fenêtres ouvertes alors que des usagers peuvent nous écouter. Nous n'expliquons plus aux stagiaires professionnels présents à nos réunions pourquoi nous rions ainsi au risque de les laisser s'approprier cette forme d'humour et de l'utiliser à mauvais escient. De ce fait, nous passons à côté de notre professionnalisme et les conséquences sur les usagers peuvent être terribles. L'humour s'arrête dès l'instant où il blesse l'autre. Le rire est un moyen de désamorcer ou d'évacuer mais en aucun cas il n'a vocation à nuire. ●



Pourquoi rire ?

Parce que la réalité de la personne nous est compliquée à vivre. »

- Les en-jeux de la sexualité (Paris: 11 au 15 Septembre)
- L'incestuel dans la famille (Paris: 11 au 15 Septembre)
- Animer un atelier d'expression créatrice (18 au 22 Septembre)
- Accompagner par relaxation (Tours: 25 au 29 Septembre)
- Internat et médiation du quotidien (Paris: 25 au 29 Septembre)
- Faire de la cuisine un outil (Paris: 25 au 29 Septembre)
- Le travail avec les familles (La Rochelle: 3j. + 2j. Sept. Nov.)
- L'enfant au cœur de la violence conjugale (Paris: 3j. + 2j. Sept. Oct.)
- Le travail familial et institutionnel (La Rochelle: 02 au 04 Octobre)
- Les enjeux de la scène institutionnelle (La Rochelle: 02 au 06 Oct.)
- Animer un atelier d'écriture (La Rochelle: 02 au 06 Octobre)
- Accompagner le sujet psychotique (Paris: 09 au 13 Octobre)
- Les 5 sens dans la relation (La Rochelle: 09 au 12 Octobre)
- L'éthique de l'accompagnement (Paris: 09 au 13 Octobre)
- L'art d'être éducateur ou soignant (Paris: 09 au 13 Octobre)
- Savoir-faire avec les familles (Paris: 20 au 24 Novembre)
- Formation aux techniques artistiques (Paris: 13 au 17 Novembre)

- Animer atelier création meuble en carton (Tours: 27 Nov. au 01 Déc.)
- Etc.

25 stages pour cadres - Psy. - Directeurs etc. :

- Le groupe thérapeutique en institution (Paris: 25 au 29 Septembre)
- Le « psy. » et l'évaluation (16 au 18 Octobre)
- La question de l'éthique (Amboise: 18 au 20 Octobre)
- Pratiques psychanalytiques avec les enfants (Paris: 20 au 24 Novembre)
- La fonction de Psy... en institution (Paris: 11 au 15 Décembre)
- Structure parole et langage (Paris: 11 au 15 Décembre)
- Travailler à partir du passage à l'acte (Paris: 04 au 08 Décembre)
- Etc.

Le clown, cet acteur social

Ce matin, c'est un jour en demi-teinte, un de ces jours pluvieux qui persiste à résister au printemps. Le ciel est gris, les murs sont gris, les chats sont gris mais lui, de vert et de rouge, se tient là avec sa valise à la main. Lui, c'est Jean-Louis Moisseron, clown acteur social et comédien. Ce qu'il fait, certains l'ont nommé la clownanalyse (1), lui aime à le qualifier de *clownoscopie*, sans doute pour souligner la dimension d'investigation que revêt sa fonction. Colloques, séminaires, café des parents, c'est notamment dans ces espaces que Jean-Louis Moisseron officie, généralement en binôme sexué avec une comédienne-clown, pour Mirlitoons Cie (2) (Ardèche) ou pour la compagnie Le nez au vent (3) (Gard). Le binôme de clowns intervient à la demande d'associations ou d'institutions, le plus souvent de type Établissements et Services Sociaux et Médico-Sociaux. Son rôle : tendre un miroir aux participants sur leurs pratiques professionnelles, par un jeu de mises en scène improvisées.

UN REGARD DÉCALÉ SUR LES PRATIQUES PROFESSIONNELLES

Jean-Louis et sa binôme interviennent fréquemment dans des colloques. Leur mission commence bien avant la prestation quand, en amont de l'évènement, ils « enquêtent » et s'imprègnent de la culture et de la philosophie de l'institution, rencontrant au besoin usagers et professionnels. Pendant la présentation, Jean-Louis et sa binôme sont « en civil » dans l'assemblée. Ils auront été préalablement présentés aux professionnels afin que ces derniers soient prêts à entrevoir quelque chose de leur « Je » professionnel dans un espace de « jeu » identi-

fié par tous. Les clowns vont ainsi écouter attentivement et prendre des notes en se saisissant de ce qui, dans le langage, est signifiant pour la compréhension de l'institution. Ils vont repérer les tics de langage, les lapsus, les mots récurrents et proposer des interventions de deux types. Soit sous forme de « flash » : il s'agit de courtes improvisations qui ont lieu à n'importe quel moment du colloque et qui permettent de dédramatiser autour d'un débat qui s'enlise ou simplement d'apporter une touche d'humour. Soit sous forme d'improvisations d'environ quinze minutes en fin de présentation. Le binôme se sera discrètement éclipsé avant la fin pour se costumer, se maquiller, choisir des accessoires et échanger quelques minutes sur l'enjeu de l'improvisation.

S'AUTORISER À RIRE, S'AUTORISER À DIRE

Un miroir révélateur, un outil de reformulation active, la pratique de la clownanalyse a cela de particulier qu'elle vient traduire le débat en amenant les professionnels à faire un (ou plusieurs !) pas de côté. Par exemple, on peut apercevoir Jean-Louis sur une vidéo de la compagnie Le nez au vent, s'exprimant derrière un cadre en bois. Sans doute une allégorie aux recadrages intempestifs auxquels les travailleurs sociaux sont souvent appelés. Une autre vidéo, sur le site internet du Bataclown, présente un séminaire dans lequel débarque une clown, traînant derrière elle un tissu usé, et lançant à l'assemblée : « *Ah bah oui, c'est le tissu social !* » Dans une époque où nous avons l'impression que tout va mal, pouvons-nous penser que l'utilisation de l'ironie, voire du cynisme, soit une réponse à un besoin ? Un besoin de décalage qui viendrait conjurer la sinistrose ambiante ? Un besoin de s'autoriser à dire, à rire aussi ? Jean-Louis Moisseron raconte cette fois où il est intervenu auprès de personnes en fin de vie : « *On a ri, mais qu'est-ce qu'on a ri !* », se souvient-il, un sourire accroché aux lèvres, avec en même temps une certaine gravité dans le regard. Il apparaît ainsi salutaire, à certains moments de la vie, de pouvoir dire les choses autrement, dédramatiser sans ignorer.

(SE) RECONNAÎTRE

Dans cette pratique, il semble aussi que le clown endosse une fonction spécifique de reconnaissance des pratiques et des professionnels. Par la mise en scène, le costume mais aussi les objets et le maquillage, le clown s'autorise, parfois sans complaisance, à appuyer « là où ça fait mal », insister sur ce qui pose problème, mettre les pieds dans le plat. Pour autant, la pratique ne manque pas de bienveillance. « *Nous ne touchons pas les personnes dans ce qu'elles sont, nous sommes*

Comédien formé par Gérard Le Breton (École Marcel Marceau et Compagnie Renaud-Barrault), le Théâtre du Mouvement, le Roy Art Théâtre et la Lermuze Cie, Jean-Louis Moisseron joue dans des pièces (spectacles burlesques, jeux de mimes, opéra-comique) avant d'entamer la formation de clown acteur social auprès de Bataclown. Il y créera son personnage de clown, Léni Paillasse et traversera avec celui-ci divers « terrains de jeux » : économie sociale et solidaire, médiation familiale, interventions en secteur social et médico-social, interventions auprès d'aînés, d'enfants en milieu scolaire, etc.

Il travaille avec Mirlitoons Cie depuis vingt ans en tant que clown, comédien, metteur en scène et intervenant ; avec Le Nez au Vent depuis quinze ans en tant que clown acteur social, et collabore avec d'autres compagnies de spectacle vivant en tant que comédien et/ou clown.

dans un rapport non frontal. Par le jeu, nous faisons en sorte de tendre un miroir qui permet aux professionnels de se reconnaître. Ils peuvent être touchés, parce qu'ils auront pris conscience de certaines pratiques institutionnelles mais en général, les professionnels reçoivent bien ce genre d'intervention », explique Jean-Louis, se rendant compte tout à coup que le terme « reconnaissance » revient souvent dans son discours. La reconnaissance, c'est en effet ce qui semble animer son action ; lorsque le duo de clowns intervient par exemple dans un « Café des parents », où il est question d'aborder des thèmes liés à la parentalité sous forme de groupes de parole, il s'agit de reconnaître des pratiques parentales sans se prévaloir d'une expertise en la matière.

BRISER LES FRONTIÈRES, CRÉER DU LIEN SOCIAL

La reconnaissance, c'est aussi au cœur de la cité qu'elle prend du sens pour Jean-Louis Moisseron. « Il s'agit de remettre l'humain au centre et c'est ce que j'ai le sentiment de faire ici. J'ai l'impression qu'il y a un vrai besoin de lien social », me dit-il en évoquant ses déambulations régulières dans les rues du village des Vans, en Ardèche, où il vit. Pour lui, le clown a une fonction socioculturelle qui traverse les cultures, les époques, fédère les populations sans distinction de classe, d'âge, de milieu social. Ici, tous, jeunes, vieux, hommes, femmes, artisans, habitants l'identifient. Chacun a quelque chose à lui dire. « Tu reviens demain hein ? », lui lance un sans-



Le clown semble effacer les différences, faire corps avec la population. »

abri venu l'interpeller pendant une déambulation. Un autre jour, alors que Jean-Louis pousse un caddie dans le centre du village pour informer d'un évènement, un homme sans domicile fixe le rejoint, lui aussi muni d'un caddie, et l'accompagne dans sa déambulation, brisant peut-être là des frontières par trop visibles ordinairement. Ainsi, avec son costume, le clown semble effacer les différences, faire corps avec la population, comme si chacun pouvait se reconnaître en lui, reconnaître sa propre fragilité, peut-être sa part d'enfance, de spontanéité. « Une fonction qui me motive est la capacité à rendre visible l'invisible. Certains appellent cela la création mais je trouve ce terme prétentieux. J'utilise mes outils de clown-comédien pour faire apparaître et sublimer la tragédie du quotidien. » Le clown, alors, serait peut-être celui qui fédère les femmes et les hommes dans ce qu'ils ont de commun : l'humanité. ●

- (1) Un concept élaboré par le Bataclown (voir article p.42)
- (2) www.mirlitoons.com
- (3) www.lenezauvent.org



Rire politique



Irena Havlicek, conférencière gesticulante raconte son cheminement, de l'enthousiasme à la désillusion, en passant par le rire.

Comment se construit et quels sont les objectifs d'une conférence gesticulée ?

La conférence gesticulée est un objet politique ; nous nous revendiquons de l'éducation populaire politique. Une éducation populaire dont l'objectif est d'apprendre à penser le monde. Une conférence gesticulée part du vécu de la personne, elle décortique une situation, la place dans une vision plus large de la société, du système politique, et réfléchit à son aboutissement.

Enfin, elle mène – nous appelons cela l'atterrissage politique – à une proposition. La conférence gesticulée a été pensée comme un objet politique anticapitaliste même s'il n'existe pas (et heureusement) de mètre pour mesurer l'engagement politique des gesticulateurs.

Et puis, il y a un élément terriblement émancipateur dans l'exercice : tu t'autorises à prendre la parole sur un sujet pour lequel tu n'as jamais été vu comme spécialiste, même si cela peut parfois faire vingt ans que tu pratiques ce métier. Typiquement, une assistante sociale qui bosse pendant dix ou quinze ans en connaît plus sur l'état social de la

France que toutes les personnes du ministère des Affaires sociales réunies. Ce savoir d'expérience n'est jamais reconnu, jamais valorisé et il disparaît avec le départ de la personne à la retraite. C'est effrayant. La conférence gesticulée légitime ce savoir.

Comment êtes-vous arrivée aux conférences gesticulées ?

Ce qui me pousse vers la conférence gesticulée, c'est l'économie sociale et solidaire (ESS). Je l'ai beaucoup défendu en tant que gérante de scop et militante de plein d'associations : j'y ai cru très fort. Puis, d'années en années, j'ai vu qu'elle se transformait en concept fourre-tout, qu'elle était totalement détournée de ses buts d'origine, squattée aujourd'hui par les entrepreneurs sociaux. À tel point qu'aujourd'hui, lorsqu'on parle d'ESS, on pense entrepreneuriat social.

Elle est devenue le moyen pour marchandiser l'ensemble de la société, en faisant passer du service public vers le privé, du gratuit vers le payant, des secteurs entiers sur lesquels le secteur marchand n'avait jusqu'alors pas

réussi à mettre la main. Ce constat me taraudait. J'ai fait plusieurs stages à la scop le Pavé (*lire en encadré*). La conférence gesticulée m'intéressait mais le côté théâtre m'impressionnait ; ce n'est pas mon milieu et je n'y mets jamais les pieds.

J'ai franchi le pas lorsque j'ai appris que cette scop pronçait son autodissolution. Il faisait une dernière session de formation et je m'y suis inscrite. La démarche est complexe ; j'ai failli plusieurs fois laisser tomber : difficile de te livrer car il faut tricoter ensemble ton expérience personnelle avec les informations que tu veux faire passer ; c'est le principe de base. Finalement, j'y suis parvenue et ma conférence gesticulée sur l'économie sociale et solidaire tourne depuis un peu plus d'un an.

Dans la conférence gesticulée, quelle place tient l'humour ?

Avec l'humour j'ai un peu de mal, il faut un talent particulier. Dans ma conférence, lors des passages que je trouve drôles, si mes yeux tombent sur quelqu'un qui ne desserre pas les dents, c'est terrifiant. Et puis, tu sors un truc qui te semble moyennement drôle et là toute la salle éclate de rire, tu ne sais pas pourquoi, c'est assez déconcertant. L'essentiel dans une conférence gesticulée, pour éviter de tomber dans le discours moralisateur, c'est la capacité à rigoler de soi-même ; l'autodérision fait que le message

passé. Présenter ses propres doutes, son propre cheminement, ne pas hésiter à raconter toutes les fois où on croyait à autre chose, où on s'est trompé, c'est cela qui fonctionne si on veut faire passer une analyse ou un message politique. Il ne faut surtout pas se retrouver dans la position du conférencier qui va apporter sa science. C'est une question de posture.

L'humour peut-il être contestataire ?

L'humour fait partie de toutes ces nouvelles façons de militer (comme la manif de droite, les collectifs Sauvons les riches, et plus ancien, les sœurs de la perpétuelle indulgence, par exemple) apparues depuis une petite dizaine d'années. Les formes anciennes de militantisme ne fonctionnent plus à cause d'un changement de génération, de public, avec une question transversale : comment repolitiser la société alors que le terme politique fait fuir tout le monde ?

L'humour est aussi là car la société est devenue absurde. La place de l'humour est presque naturelle. Si on s'arrête sur certaines situations totalement véridiques et qu'on les regarde avec un peu de décalage, les gens qui vous écoutent trouveront cela grotesque. L'humour permet le décalage. Il pousse les gens à réfléchir sur la situation actuelle de notre société et puis l'humour est une façon



positive d'avancer. Attention, ce n'est pas du persiflage, c'est montrer une situation devenue absurde. Rions-en un bon coup mais ensuite il faut que cela débouche sur quelque chose. C'est toute la difficulté de l'exercice.

Est-ce que le rire peut servir d'électrochoc ?

C'est ce qu'on essaye, modestement, de faire avec les conférences gesticulées. On rigole mais ce n'est pas de la blagounette pour égayer le paysage, le but est de réveiller. Et puis les gens ont aussi besoin de se retrouver, de se faire du bien. Ils vivent dans des situations tellement compliquées, difficiles, parfois dramatiques. Le rire crée la connivence. Le fait de rire de la même chose nous fait réaliser qu'on est pas si différents les uns des autres. Rigoler ensemble, cela fait du bien. Enfin, la plupart des conférences sont suivies d'un atelier. On nous avait dit : personne ne va venir, en réalité cela marche très bien ; beaucoup de gens reviennent même si c'est le lendemain. On propose, via l'atelier, de réflé-



On rigole mais
ce n'est pas
de la blagounette
pour égayer
le paysage, le but
est de réveiller.»

chir, avec des personnes qu'on n'aurait pas forcément côtoyées habituellement, à ce que nous allons faire après cette conférence gesticulée. L'objectif est de retrouver la capacité à agir collectivement, repenser nos façons de se serrer les coudes, s'organiser peut-être différemment de ce qu'on le faisait jusqu'alors.

Après ma conférence, je propose, entre autres, un atelier de désintoxication de la langue de bois, c'est une prise de conscience assez dure mais très drôle. Nous sommes dans de l'humour libérateur en voyant à quel point nous sommes déjà tous atteints. Nous avons divers moyens de nous en rendre compte : nous proposons de faire un discours avec les mots choisis dans la novlangue, en mélangeant les cartes on s'aperçoit qu'on est tous capable de faire facilement un discours qui n'a ni queue ni tête, nous sommes tous capables de manipuler ces mots valise dans lesquels il n'y a plus rien. Un exemple de mot valise ? Le social, un concept qui n'a plus de définition. Eurodisney monte, par exemple, un partenariat avec le Secours populaire pour ouvrir son parc quelques heures pour les enfants pauvres ; c'est du social. Ces mots ne veulent plus rien dire tellement on les a déformés.

Autre exemple : le changement d'échelle. Dans ma conférence gesticulée, j'explique que cela me fait penser à la blague des deux fous. L'un dit à l'autre : « *Accroche toi au pinceau, je change d'échelle.* » Cela ne veut rien dire : pourquoi il faudrait absolument changer d'échelle ? Uniquement parce que les entrepreneurs sociaux ont décidé que dans 10 ans, 15 ans, il y aurait dix fois moins d'associations en France ? Cela veut dire qu'on détruit toutes les associations locales, de proximité pour faire des mégastuctures associatives ? Pourquoi ? C'est des espèces de diktat qui arrivent comme cela et tout le monde s'y engouffre sans vraiment y réfléchir.

Le fait de détourner ces concepts pour en rigoler pose la question de l'emploi des mots. Priver les gens des mots qui leur servent à construire leur pensée, c'est les empêcher de penser.

Entretien réalisé par Marianne Langlet

CONFÉRENCE GESTICULÉE, KESAKO ?

Rencontre entre des savoirs chauds – de l'expérience personnelle – et des savoirs froids – de la théorie –, la conférence gesticulée se construit sur ce croisement particulier. Un croisement « *qui ne donne pas un savoir tiède mais un orage* », expliquait la scop le Pavé (devenue aujourd'hui l'Ardeur), la structure de Frank Lepage, initiateur de ces conférences d'un nouveau genre. Outil de l'éducation populaire, elle rend visible le savoir des professionnels, transmet l'expérience collective et à partir d'elle construit une analyse politique. Et en plus c'est souvent drôle !

<http://www.ardeur.net/conferences-gesticulees/>
<http://conferences-gesticulees.net>

ATELIER DE DÉSINTOXICATION DE LA LANGUE DE BOIS

« *Lors d'un atelier de désintoxication de la langue de bois, témoigne Irena Havlicek, des salariés d'EDF ont livré leur truc pour supporter les longues réunions envahies de langue de bois. Avant d'y aller, chacun écrivait dix mots sur un papier. Chaque fois qu'un mot était cité, il cochait la case correspondante, lorsqu'une grille était terminée, le salarié se levait et montrait juste son papier. Tous ses collègues étaient morts de rire. Ils ont inventé un bingo d'un style particulier. C'était terrible pour la stratégie de l'entreprise parce qu'un d'un seul coup l'encadrement ne contrôlait plus. Ces ateliers qui suivent les conférences gesticulées ne sont pas forcément là pour apporter des solutions mais pour montrer un cheminement. Il n'existe pas de recettes toutes faites, notre objectif est que les personnes se réapproprient l'usage de leurs neurones.* »

Livres

Le vertige des funambules

● Eric Sanvoisin • À partir de 9 ans
Éd. Calicot, 2017, (85 p. - 7,50 €)

Cinq petites histoires et puis s'en vont. Celles, écologiques, d'une petite fille victime des algues vertes qui envahissent les plages du nord Bretagne et d'un jeune garçon rejoignant les guerriers verts qui s'installent au faîte des arbres pour empêcher les bûcherons de les abattre. Mais aussi, ce papa divorcé victime du chômage qui finit par accepter un petit boulot comme... Père Noël. Lui qui s'éloignait de plus en plus de son fils va le retrouver lors d'une séance photo où chacun fait mine de ne pas reconnaître l'autre. Enfin, ces deux beaux contes décrivant le quotidien de deux enfants en fauteuil roulant. Le premier joue au foot avec ses copains d'école, sans rien dire à sa mère. Le second n'aura de cesse que de convaincre son père de pratiquer l'escalade. Chroniques d'une solidarité qui mobilise le monde des enfants pour le premier et celui des adultes pour le second. Humour, tendresse et émotion sont au rendez-vous d'un livre destiné aux plus jeunes, mais que leurs parents ne dédaigneront pas lire, eux aussi.

Jacques Trémintin

La trouille ● Julia Billet

Éd. Calicot, 2017, (62 p. - 9 €) • À partir de 12 ans

Le récit que nous propose Julia Billet est d'une précision, d'une justesse et d'une rigueur qui en font presque un reportage. Tout commence derrière les barreaux d'une prison où est enfermé un très jeune adulte qui nous décrit le quotidien de l'enfermement : ses rites, ses souffrances et ses dérives. Face à la perspective d'une sortie, c'est bien plus l'angoisse du vide qui l'envahit, que le soulagement. L'ascension du sommet d'une montagne qui lui est proposée va constituer un véritable rite de passage. La rencontre avec le guide, un surveillant et une conseillère SPIP, sans compter le face-à-face avec la nature, lui permettront de se révéler à lui-même, valorisant son potentiel et marquant ses limites. Force des mots, vérité des sentiments, intensité des vécus ... ce que l'auteur nous démontre ici n'est autre que ce que les travailleurs sociaux cherchent à obtenir des publics qu'ils accompagnent : le déclic, le basculement, la prise de conscience qui font changer un destin. Que l'on soit adolescent, parent ou professionnel, chacun pourra retrouver ici une richesse et une émotion d'une grande force. J.T.

Miranda Chatoumiaou

● Sylvie Reynard-Candie/ Clerpée

Éd. d'un Monde à l'Autre, 2016 (64 p. - 9 €) • À partir de 7 ans.

Comment parler le mieux de la dyspraxie de Justine, sinon en donnant la parole à sa chatte Miranda Chatoumiaou qui nous décrit avec force détails le quotidien de sa maîtresse ? Écrire, lire, faire du sport, couper de la viande ... tout est difficile, quand on souffre de ce fichu handicap. C'est déjà dur à vivre pour soi-même : se concentrer en permanence pour essayer de bien faire s'avère épuisant. Alors, quand votre enseignante vous accuse de mauvaise volonté ou que des enfants se moquent de vous, la vie devient un enfer. Heureusement, il y a d'autres instits qui comprennent et se montrent ingénieuses pour compenser vos maladrotes et de vraies amies qui vous aiment quelle que soit votre différence. Il vaut mieux, parce que, furibonde, Miranda Chatoumiaou était prête à faire payer toute griffe dehors ces humains si intolérants. Puisque sa petite maîtresse adorée est moins éprouvée, elle va enfin pouvoir se consacrer à sa vie de chat noctambule et répondre aux avances d'Aldo, ce mâle qui lui fait des avances depuis plusieurs nuits. J.T.



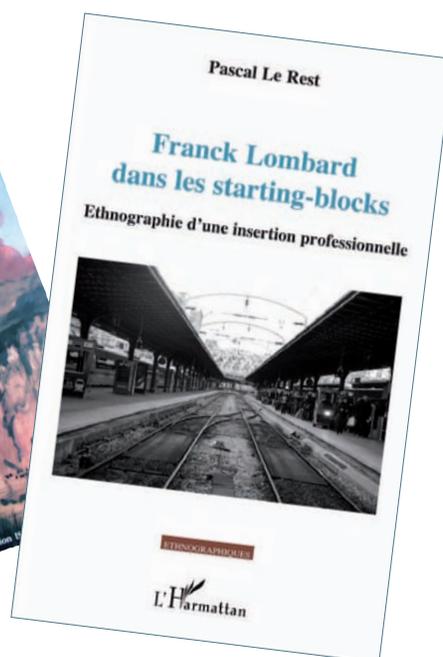
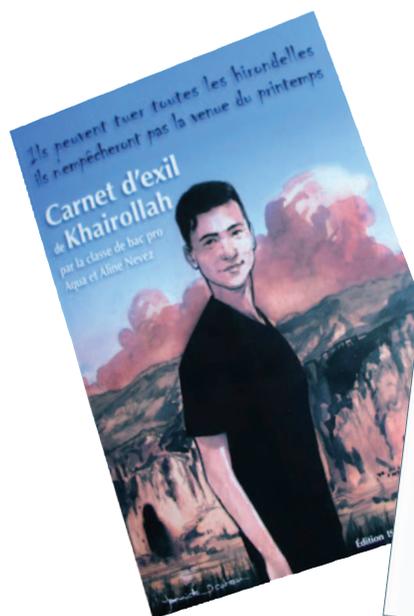
Livres

*Ils peuvent tuer toutes les hirondelles,
ils n'empêcheront pas la venue du printemps.*

Carnet d'exil de Khairollah

● Classe de Bac Pro Aqua et Aline Nevez
Éd. ISETA, 2017, (74 p. - 9 €)

L'enfance de Khairollah n'est guère réjouissante. Scolarisé à 7 ans, il lui a fallu trouver du travail dès l'âge de 9 ans, comme tant d'enfants de familles pauvres d'Afghanistan. Lui, cirait les chaussures dix heures par jour. Quand ses deux parents meurent, il trouve à s'employer dans une ferronnerie. Le patron le payait quand il y pensait. L'adolescent décide de s'enfuir. Son parcours est à l'image de tant de migrants, se terrant pour éviter les contrôles, franchissant les frontières clandestinement, frôlant à plusieurs reprises la mort ou la noyade, confrontés à la violence des passeurs et à la répression des policiers. Protégé à son arrivée en France, en tant que mineur non accompagné, il entre en apprentissage à l'ISETA de Haute-Savoie. Invité à témoigner de son histoire devant les élèves, il stupéfie ses jeunes auditeurs qui n'auront de cesse, entourés de l'équipe enseignante et de multiples associations, de publier son récit. J.T.



Jours de soleil ● Claire Mazard

Éd. Le Muscadier, 2017, (85 p. - 9,50 €) • À partir de 12 ans.

L'Afrique, ses plages de sable blond, ses villages pittoresques, sa population exotique. La face B de cette image d'Épinal est bien moins réjouissante. Il y a ce vieux Tunisien qui, toute la journée, ratisse la plage, dès qu'un touriste la quitte. Pour ce travail, il est payé une misère, espérant juste trouver quelques pièces sous son râteau. Il y a ces mariages forcés de jeunes filles marocaines livrées contre une dot à un mari qu'elles n'ont pas choisi. Il y a ces écrivains publics de Côte d'Ivoire qui compensent l'analphabétisme régnant en écrivant autrefois des lettres manuscrites, puis sur machine à écrire des courriers tapuscrits, avant de saisir aujourd'hui des textes informatiques. Et puis, il y a quand même des jeunes qui font le choix, après leurs études, de rester au village pour les maintenir en vie. Tout cela reste ignoré des touristes fréquentant les seuls hôtels. Claire Mazard soulève, pour le lecteur, un petit coin du voile qui recouvre ce continent, en nous faisant découvrir la vraie vie qui s'y déploie loin des circuits des voyageurs. J.T.

La vie de Passages ...

● Caroll Klein, Éd. L'Harmattan, 2016, (286 p. - 25 €)

Caroll Klein nous décrit ici, avec grand talent, la rencontre entre Charles, adolescent adopté de 15 ans, d'origine éthiopienne, et Simon, directeur d'un foyer éducatif. Elle dépeint avec finesse et justesse la psychologie des personnages et de leur entourage, sachant montrer à la fois l'impressionnante résilience d'un jeune confronté à une situation familiale abandonnique et la troublante fragilité d'un éducateur, vivant lui-même un épuisement tant dans sa vie personnelle que professionnelle. Quinze chapitres se succèdent plaçant alternativement le lecteur dans la peau de chacun des deux personnages, la même scène étant parfois présentée à travers le ressenti de chacun d'entre eux. Un scénario rythmé, maîtrisé et précis enchaîne une succession de rebondissements tenant en haleine. Le récit détaille avec une telle authenticité le vécu d'une banlieue et celui d'un foyer d'accueil qu'il a presque une valeur documentaire. Humour, sincérité et émotion s'égrènent tout au long d'un roman fluide et particulièrement bien écrit. Pour un coup d'essai, l'auteure nous livre ici un coup de maître. J.T.



Le plus beau reste à venir

● Hélène Clément, Éd. Albin Michel, 2017 (560 p. - 20 €) ● À partir de 15 ans

Le titre un peu trop facile pourrait d'emblée décourager. Mais l'écriture fluide, ciselée, encourage tout autant, dès les premières lignes, à poursuivre. C'est l'histoire d'un mec, ou plutôt de deux : celle d'un prof et de son fils « incroyable ». Un récit dont le scénario bien construit entretient le suspense et propose parfois une légère réflexion, sans l'imposer. Ce premier roman bien pensé retrace l'amitié tumultueuse de quatre jeunes dont les parents sont soit irresponsables, soit atypiques, soit bêtes et absents. Le quatuor est lié par ce papa sympa, qui prend le temps de s'occuper des enfants des autres. Bref, c'est l'histoire d'un mec chouette, sauf qu'à la fin, il meurt. À moins que ce ne soit au début. Mais tout finit bien, puisque c'est un roman sympa. L.G.

Les contes défaits

● Oscar Lalo, Éd. Belfond, 2016, (217 p. - 18 €)

Les souvenirs de colonie de vacances sont en général pleins de nostalgie. Ceux de l'auteur sont emplis d'horreur. Le Home où il a séjourné se vendait pourtant très cher comme un havre chic pour enfants de familles riches. Si, à son retour, sa mine extérieure était superbe, son intérieur était ravagé. La directrice terrorisait les petits pensionnaires, imposant une discipline sans concession et se montrant incapable du moindre geste d'affection, quand son mari en abusait, agressant sexuellement chaque enfant, les uns après les autres : violence physique pour l'une, attouchements pour l'autre. Petit déjeuner ingurgité, besoins imposés sur le pot aussitôt après, promenade obligatoire hiver comme été, journée planifiée sans aucun répit et coucher à la nuit tombée, avec l'imposition de caresses par l'agresseur. A soixante-cinq ans, voilà que le passé revient à la surface. Le narrateur recherche et retrouve la directrice dans sa maison de retraite. Il lui faut lui parler, pour tenter d'en finir avec ce cauchemar qui le taraude depuis trop longtemps. J.T.

L'effroi

● François Garde, Éd. Gallimard, 2016, (301 p. - 20 €)

Première à l'opéra Garnier : le maestro rend hommage à Hitler, par un salut nazi, le jour anniversaire de la naissance du tyran. Stupeur dans la salle. Un violoniste se lève et tourne le dos à la salle, bientôt suivi d'autres musiciens. Égrenant, tel un journal de bord, les heures et les jours qui suivent cet événement, le lecteur se glisse dans la peau d'un héros involontaire que rien ne destinait à endosser un tel rôle. Quatre secondes de vie qui vont bouleverser une existence, projetant au devant de la scène, un homme installé jusque là dans l'anonymat et la routine. Le roman plonge dans différents univers qui n'étaient pas destinés à se rencontrer : celui des musiciens d'orchestre symphonique, celui de médias prompts à porter au devant de la scène celui qu'ils oublieront la semaine suivante, celui des enjeux de pouvoir qui baignent les institutions. Et puis, il y a ce cheminement d'un homme qui n'a jamais pensé au contrecoup de son acte, mais qui a réagi instinctivement et spontanément, comme son éthique le lui a dicté. J.T.

Franck Lombard dans les starting-blocks

Ethnographie d'une insertion professionnelle

● Pascal Le Rest, Éd. L'Harmattan, 2016, (200 p. - 20,50 €)

Pascal Le Rest continue l'ethnographie qu'il avait entamée en 2010. Plus vraiment adolescent, mais pas encore adulte, Franck Lombard, son avatar littéraire âgé de 22 ans, se frotte aux méandres de l'insertion, au cœur des années 1980. Quittant la région parisienne pour exercer comme enseignant dans une lointaine province et s'installant en couple, il nous décrit toute une époque qui transparaît à travers son itinéraire. La fin des Trente Glorieuses et le début de la crise se dressent face à l'ambition encore présente dans toute une génération de donner corps à ses rêves. Mais, un petit boulot, une petite femme, une petite vie ... cette routine est-elle compatible avec la boulimie de lecture, la sensibilité à la poésie, l'irrépressible envie d'écrire qui se sont alors emparé de Franck Lombard ? À travers le quotidien du travail, des loisirs, des voyages et des passions de son héros, l'auteur nous ouvre sur un passé révolu qui mériterait d'être comparé avec la description d'un parcours contemporain d'un jeune adulte du même âge. J.T.

Bandes Dessinées

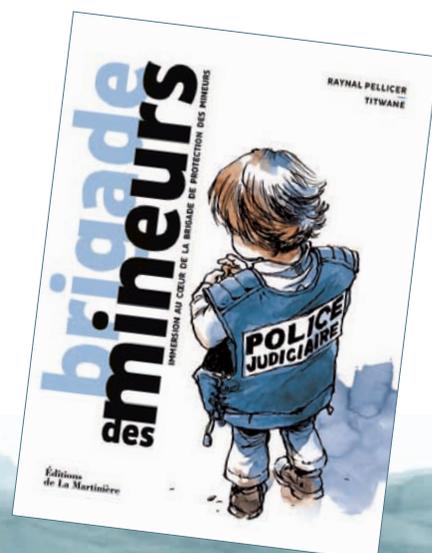
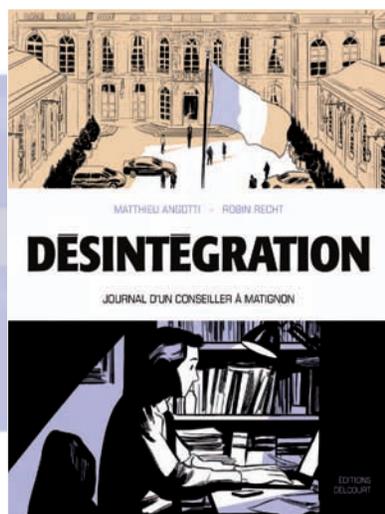
Dans les couloirs de Matignon

La désintégration, Journal d'un conseiller à Matignon

● Matthieu Angotti, Robin Recht, éditions Delcourt, 2017

Mathieu Angotti dirige actuellement le centre communal d'action sociale de la ville de Grenoble. Il a quitté la bulle de Matignon où il a été de 2012 à 2014 le conseiller du premier ministre d'alors, Jean-Marc Ayrault. Venu de la société civile, directeur de la Fnars, il n'a pas le profil habituel des conseillers. Il déboule « sans rien connaître de cet univers-là » avec une mission, un plan de lutte contre la pauvreté et une réforme, celle de la politique d'intégration. Le projet de BD est né le jour de son entrée à Matignon. Son ami, le dessinateur Robin Recht lui dit : « Prends des notes tous les jours ». À la sortie, une BD au titre ravageur : *Désintégration* raconte la lente désillusion du conseiller qui a voulu, à travers ce texte « illustrer les travers de l'entre-soi et les petites cuisines du gouvernement, pour attirer l'attention sur ce qu'il faudrait changer ». Lorsque Matignon l'appelle il se dit : « C'est peut-être une fenêtre, il y a peut-être un truc à faire » mais « cinq ans plus tard, on n'a à peu près rien pu mettre en place ». Dans l'entre-deux, la BD illustre avec un graphisme sobre la lutte au quotidien, les conflits entre ministères, les tractations jusque tard dans la nuit, la vie privée entre parenthèses, l'espoir de voir aboutir sa réforme, les déceptions. Puis arrive « l'ouverture brutale du diaphragme » : la fin du gouvernement Ayrault. « L'obligation de quitter le confort quotidien du bunker de luxe. » Et la liberté retrouvée. Avec l'espoir qu'un jour, sa conviction, l'ouverture de la machine gouvernementale au monde, aux citoyens, devienne réalité, « bouscule les codes, permette la transgression, la créativité ». Pour faire entrer l'air dans les couloirs feutrés.

Marianne Langlet



Editions de La Martinière © Titwane / Brigade des mineurs

La polisse des enfants

Brigade des mineurs

Récit graphique ● Raynal Pellicer (réalisateur de documentaires) et Titwane (illustrateur).

Editions de la Martinière, 208 pages. 29, 90 €.

On se souvient du succès de *Polisse*, puissante immersion cinématographique de la réalisatrice Maiwenn – saluée par le Prix du Jury à Cannes en 2011 – dans le quotidien de la brigade de protection des mineurs : auditions de parents maltraitants, gardes à vue de personnes pédophiles, dépositions délicates des enfants... (*Lien Social* n° 1034). De cet univers ultra sensible et méconnu, les auteurs de ce documentaire graphique ont reçu l'autorisation exceptionnelle de suivre le travail pendant plusieurs mois. C'est une des brigades spécialisées de la police judiciaire parisienne. 1600 affaires par an pour 80 enquêteurs. Section « opérationnelle », section « intrafamiliale », et « groupe Internet ». Nombre de travailleurs sociaux la connaissent pour avoir travaillé en partenariat avec elle. Son spectre d'intervention est large : agressions sexuelles, maltraitance, traite des êtres humains, inceste, « bébés secoués », disparitions, viols, prostitution... Ici, en quelques affaires – un recruteur de foot abuseur, la prostitution de jeunes Nigériennes sous l'emprise du vaudou, une situation de maltraitance sur nourrisson, une relation incestueuse, le repérage par Internet de prédateurs sexuels... – le lecteur se voit donner la possibilité d'appréhender la complexité, la finesse, la violence psychologique de ce travail, souvent tout en dentelle. Appuyée par des croquis secs, précis, la retranscription des dialogues et des échanges (pendant les auditions par exemple) donne une valeur ajoutée au propos. Un bel outil documentaire.

Joël Plantet

Le Centre d'Accueil Don Quichotte accueillant 10 garçons avec troubles du comportement, dans un lieu de vie thérapeutique avec sa ferme, sa classe et ses ateliers recherche pour le 1^{er} septembre 2017 pour rejoindre son équipe de permanents.

CDI À TEMPS COMPLET, SELON L'ARTICLE 774-3 DU CODE DU TRAVAIL

**UN ÉDUCATEUR SPÉCIALISÉ (H/F)
OU UN MONITEUR ÉDUCATEUR (H/F)**

CONDITIONS: Permis B exigé
Connaissances bureautiques indispensables (traitement de texte et internet).
Travail 1 semaine sur 2 soit 184 jours de travail réel par an.
Convention agricole de la Creuse.

CV ET LETTRE DE MOTIVATION :
SAS BONVENON - Font Froide - 23320 BUSSIÈRE DUNOISE
e-mail: ldv.donquichotte@rossinante.fr • Tél.: 05 55 81 61 22

Association MICHEL

**UN ÉDUCATEUR SPÉCIALISÉ (H/F)
à temps plein en CDI convention 66**

Poste à pourvoir au 1^{er} septembre 2017-06-19

MISSIONS :

- Accompagnement individualisé de personne en difficulté avec une consommation de substances psychoactives (licites ou illicites)
- Implication dans une équipe transdisciplinaire (travailleurs sociaux, psychologue, infirmier, médecin) travail en réseau

PROFIL: Expérience en addictologie souhaitée • Permis indispensable

ADRESSER CV + LETTRE DE MOTIVATION :
Association Michel, 3 rue de Furnes, 59140 DUNKERQUE
Mme LENGLET Emmanuelle - Directrice

Creil Sud Oise
COMMUNAUTÉ D'AGGLOMÉRATION

APPEL À MANIFESTATION D'INTÉRÊT (AMI)

AUTORITÉ APPELANTE
Agglomération Creil Sud Oise (ACSO)
24 rue de la Villageoise 60100 CREIL
Direction de l'Aménagement et de la Politique de la Ville (DAPV)
Service Développement Social Urbain (DSU)
Tél: 03 44 64 74 62 • Site: www.creilsudoise.fr

PROJET
Développer une structure d'hébergement et d'accompagnement pour les femmes victimes de violences conjugales.

OBJET DE L'APPEL
Présélectionner les candidatures des structures susceptibles de concevoir et porter un tel dispositif.

CRITÈRES DE CANDIDATURE
Toutes les associations disposant d'une expérience dans l'accompagnement social et bénéficiant d'un agrément.

SÉLECTION
Les candidats retenus pourront proposer une offre d'hébergement et d'accompagnement. Un lieu d'accueil sera mis à disposition par l'Agglomération Creil Sud Oise.

LIEU D'EXÉCUTION
Le territoire de l'Agglomération Creil Sud Oise

MODALITÉS DE RETRAIT DU DOSSIER
L'AMI est téléchargeable sur www.creilsudoise.fr
Il est ouvert dès parution jusqu'au 31 août 2017.

LIEN SOCIAL

Quinzomadaire indépendant d'actualité sociale

Tout abonnement d'1 an comprend un guide formation

Je m'abonne à LIEN SOCIAL

Abonnement Liberté
(par prélèvement)
10 € par mois (sauf au mois d'août)
Télécharger le formulaire sur notre site www.lien-social.com

6 mois (11 n°) = **79 €**

1 an (22 n°) = **146 €**

Étudiant ou demandeur d'emploi
Justificatif obligatoire • Paiement par chèque uniquement
1 an (22 n°) = **86 €**

Conformément à la loi "Informatique et Libertés" du 6 janvier 1978, vous pouvez accéder aux données vous concernant, les rectifier et vous opposer à leur transmission éventuelle à nos partenaires en nous écrivant.

Nom/Prénom

.....

Adresse de livraison

.....

CP + ville

Mail

Bulletin à retourner à LIEN SOCIAL - 76 rue Garance - 31670 Labège
accompagné de votre règlement par chèque à l'ordre de LIEN SOCIAL.



**PERMANENT RESPONSABLE (H/F)
LIEU DE VIE AU MAROC**

Le lieu de vie est situé dans la vallée de Tillouguite (Atlas), et est séparé en 2 unités accueillant chacune 5 adolescents pour des séjours de 9 mois.

MISSIONS

Le-la permanent-e est responsable du fonctionnement opérationnel de l'ensemble du lieu de vie, de la mise en œuvre du projet éducatif et du suivi des projets personnalisés des jeunes. Il-elle a une mission de protection, d'éducation et de surveillance. Il-elle manage les assistants permanents et il-elle est l'interlocuteur-trice privilégié-e des autorités locales.

Il-elle est responsable de la gestion administrative et financière, des ressources humaines (14 personnes), en lien étroit avec l'équipe de direction de l'association, et entretient et développe les relations avec les partenaires locaux (chantiers solidaires, stages de découverte professionnelle, immersions, randonnées...).

PROFIL

Vous avez une solide expérience de la prise en charge de jeunes en difficulté et une forte capacité d'adaptation et de résistance aux diverses problématiques de ce public. Vous avez une autorité nécessaire pour instaurer les bases d'une relation apaisée et rassurante.

Vous avez une bonne connaissance de la gestion, et du statut et du fonctionnement des lieux de vie, et avez la capacité de vivre dans un lieu très isolé.

L'embauche se fera sur les bases des textes réglementant les LVA (258 jours / an de travail maximum), et vous aurez un statut de travailleur détaché.

Salaires brut : 2750€ mensuel.

Expérience dans le domaine de la protection de l'enfance exigée, et diplôme dans le travail social obligatoire (CAFERUIS souhaité mais pas obligatoire).

- La candidature éventuelle d'un couple éducatif pourra être étudiée •
- La prise de poste est à prévoir rapidement •

**Adresser CV et lettre de motivation à :
contact@secondsouffle.eu**



seuil Seuil, lieu de vie et d'accueil itinérant pour mineurs PJJ et ASE, cherche

accompagnants h/f

Pour une longue marche de 3 mois et demi en Europe. Aucun diplôme exigé, expérience éducative souhaitée.

CV et lettre de motivation : Association Seuil, 31 rue Planchat 75020 PARIS ou seuilrecrute@orange.fr

ATELIER D'ÉCRITURE

Vous devez rédiger un mémoire ? Des rapports d'observation ? Des compte-rendu ? Chaque fois, c'est la même chose : cette page blanche, pourtant bien innocente, semble vouloir vous agresser ? Ou, tout simplement, elle vous rebute ? Ou encore, vous croyez ne pas avoir la « fibre » ...

Deux jours et demi de stage à : L'ATELIER D'ÉCRITURE DE LA COMPAGNIE

Pour apprendre comment trouver de bonnes idées. Pour comprendre comment les organiser, les « cultiver » et rédiger de manière claire et accessible. Pour, également, « cibler » vos interlocuteurs et créer le lien nécessaire à la compréhension.

Lieu : MONTAUBAN (Tarn-et-Garonne).
Date : 26 et 27 et 28 (matin) août 2017.
Prix : 105 euros.
Renseignements et inscriptions : 06 65 33 71 49
Ou, par courrier à : Atelier d'Écriture de la Compagnie. Ancien Collège. Montauban - 82000

Votre futur collaborateur est déjà notre lecteur...
CONFIEZ-NOUS VOS OFFRES D'EMPLOI
05 62 73 34 44

Notre équipe vous conseillera dans la conception et la publication de votre annonce

 **ANNONCE PRINT**

2 semaines de parution

1/8 = 91€
1/4 = 182€ | 1/2 = 364€
3/4 = 546€
1 page = 728€

ANNONCE WEB

 3 MOIS DE PUBLICATION

250€

 **FORFAIT ANNUEL WEB**

Texte illimité

PUBLICATION ILLIMITÉE DE TOUTES VOS OFFRES D'EMPLOI

500€ Offre pour un seul et même recruteur.

Valable un an à compter de la signature du contrat.

PRIX HT 2017 TARIFS VALABLES JUSQU'AU 30.06.2017

LIEN SOCIAL www.lien-social.com | marie-helene.clauzel@lien-social.com



NOUS SOMMES POUR CEUX QUI RENDENT LA SOCIÉTÉ PLUS HUMAINE ET CEUX QUI EN ONT FAIT LEUR VOCATION.

PLUS DE 3 MILLIONS DE SOCIÉTAIRES NOUS FONT DÉJÀ CONFIANCE.

**GMF 1^{ER} ASSUREUR
DES AGENTS DU SERVICE PUBLIC**



ASSURÉMENT HUMAIN

Appelez le 0 970 809 809 (numéro non surtaxé)
Connectez-vous sur www.gmf.fr ou depuis votre mobile sur m.gmf.fr

LA GARANTIE MUTUELLE DES FONCTIONNAIRES et employés de l'État et des services publics et assimilés - Société d'assurance mutuelle - Entreprise régie par le Code des assurances - 775 691 140 R.C.S Nanterre - APE 6512Z - Siège social : 148 rue Anatole France - 92300 Levallois-Perret et ses filiales GMF ASSURANCES et LA SAUVEGARDE. Adresse postale : 45930 Orléans Cedex 9.

... sur simple demande !

www.gerfiplus.fr



655 grs d'innovations pédagogiques

GERFI+ a désormais le statut "examiné" et l'attribut "référencable" au **DATADOCK** !